Convivialite EN FLANDRE
L'accent sur la convivialité
www.convivialiteenflandre.org

L'Art coule de Seine
Du 10 au 12 octobre 2019

I – MIROMESNIL

Le château de MIROMESNIL, un havre de verdure à Tourville-sur-Arques

Le château de Miromesnil, inscrit aux Monuments Historiques depuis 1942, doit son nom au premier seigneur du domaine : **Milon**. Miromesnil signifie « domaine de Milon », dont le nom s'est transformé. Le premier édifice était un château fort, construit au XII e s. Il est détruit en 1589 après la **bataille d'Arques** entre la ligue catholique du duc de Mayenne et les troupes d'Henri IV, encore protestant à cette époque. Le seigneur **Jacques Dyel**, alors propriétaire, reconstruit entre 1590 et 1600 environ une demeure résidentielle. Ses descendants sont anoblis à la fin du XVII e s. par Louis XIV : le domaine devient un marquisat, où décédera en 1796 le **marquis Armand Thomas Hue de Miromesnil**, garde des sceaux de Louis XVI. Il est célèbre pour avoir réformé la justice en abolissant en particulier la torture ultime ou « question préparatoire ». Différents personnages l'acquièrent au XIX e s. En 1938, il est acheté par le **comte de Vogüe,** qui en entreprend la restauration, mais en 1945 un incendie détruit la toiture. Les petits-enfants du comte le reprennent en 2004 et ouvrent leur domaine aux visiteurs.

❖ L'architecture

On accède au château par un pont de pierre au-dessus des douves. Les deux façades sont très différentes.
La façade sud remonte à l'époque **Henri IV**. L'édifice d'origine – la partie centrale – est très harmonieux par la simplicité de ses lignes et l'assemblage de briques roses et de pierres claires en chaînage. Elle est entourée de deux tourelles cylindriques à toits en **poivrière**[1]**.**
La façade nord sur la Cour d'Honneur date de l'époque **Louis XIII** et a été remaniée vers 1640. Monumentale, richement décorée, elle est rythmée de pilastres que surmontent des vases sculptés. De fines tourelles l'encadrent. Les étages aux extrémités et les ailes ont été ajoutés au XIX e s. La fenêtre centrale est ornée des armes des Hue de Miromesnil : trois hures de sanglier et une couronne de marquis.

[1] **Poivrière** : tourelle à toit conique accrochée à un mur. **Tour en poivrière** : tour ronde surmontée d'un toit en cône.

❖ L'intérieur

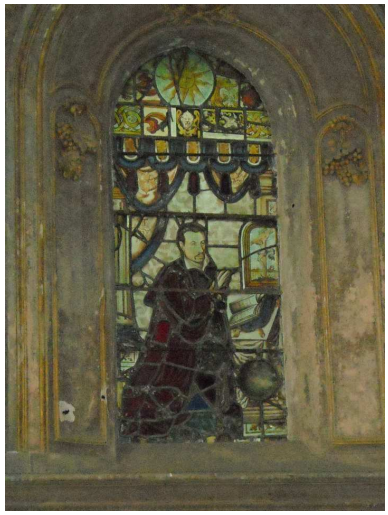
Il est richement décoré et meublé en style XVIIIe et XIXe s. agrémenté de costumes d'époque, de vaisselle, d'objets et de sculptures. Dans le salon du marquis de Miromesnil sont exposés des portraits de famille, dans sa chambre ses collections de livres avec ses **armoiries**.

❖ La chapelle dans la futaie de hêtres

Dédiée à **saint Antoine l'Ermite,** elle date de la fin du XVe début du XVIe s. : c'est le seul vestige de la forteresse détruite en 1589. Les murs extérieurs en grès et silex, dépouillés, contrastent avec la richesse décorative de l'intérieur : boiseries sculptées, vitraux et statues en pierre polychromes (XVIe s.), grille du XVIIe s. Les vitraux contemporains (1964) sont l'œuvre de Guy de Vogüe et représentent la Passion du Christ.

De g. à dr.

- La chapelle
- Saint Jean l'Évangéliste
- Jacques Dyel



❖ Le parc

Dominé par un cèdre du Liban bicentenaire, il est fermé de murs du XVIIe s. et protégé des animaux sauvages par un fossé dit « Saut du loup ». Ce havre de verdure est planté d'arbres fruitiers, de rosiers, de pivoines… Au XVIIIe s., un **parc à l'anglaise** a remplacé le jardin à la française que rappelle la tonte géométrique du gazon. La futaie, plantée de quelque 3500 hêtres sur dix hectares, offre une large perspective. Les arbres en ont été utilisés par les Allemands comme pieux sur les plages et dans les champs (« asperges de Rommel »).

❖ Un des plus beaux potagers de France : utilité et esthétique

Adossé au château, il est à la fois un jardin « nourricier » et « de plaisir ». La comtesse Bertrand de Vogüe, propriétaire en 1938 et grand-mère des occupants actuels, l'a remis en état de façon très innovante. Quatre carrés bien délimités de légumes sont bordés de fleurs annuelles et vivaces en **mixed-borders** et séparés par des allées de gazon. Les tonalités de cet ensemble à la fois français et anglais varient selon les saisons et en font un « **jardin remarquable** ».

II – Le Havre

Le Havre : une ouverture sur l'immensité

Il est à l'embouchure d'un fleuve une ville énorme au bord de l'eau.
Francis Carco, *Poèmes en prose, Climat de rêve,* 1958

Son nom l'indique : la plus récente des villes françaises fut d'abord un **port**, auquel son destin est lié ainsi qu'à sa situation sur l'estuaire de la Seine. Elle doit son surnom de **Porte Océane** à Edouard Herriot.

❖ De l'estuaire antique au Moyen Âge

Le territoire où la ville sera fondée au XVIe s. a été occupé dès la Préhistoire. Vers 400 av. J.-C., les **Calètes**, Celtes de la Gaule Belgique, sont installés dans la région et donneront leur nom au **pays de Caux**. Dès l'Antiquité, un intense trafic sur la Seine entraîne une grande activité des cités gallo-romaines de l'estuaire. Une voie romaine relie Lillebonne (*Juliobona*) à l'embouchure du fleuve en passant par Le Havre. Entre le IXe et le XIe s. des abbayes sont construites, telle l'**abbaye de Graville**, le plus ancien bâtiment du Havre (XIe s.). Guillaume Malet, compagnon de Guillaume le Conquérant, se fait construire un château à Graville. Du XIe au XIIIe s. des villages et les premières paroisses voient le jour. À la fin du XVe s., Louis XI cherche déjà un site qui ne s'ensable pas. Louis XII confie la même mission au général des armées royales **du Chillou**.

❖ Le Havre au XVIe siècle : fondation et extension

Vu l'importance des échanges commerciaux, pour ouvrir le royaume sur les Amériques, remplacer Harfleur envasé, et protéger la Normandie des incursions anglaises, François Ier ordonne la construction du **Havre-de-Grâce**. Les raisons en sont donc d'ordre économique, politique et militaire. L'acte de naissance en est signé le 7 février 1517 par le roi et la charte de fondation du port le 8 octobre 1517.

Établissement du port du Havre par François Ier,
dessin de Paul Adolphe Kauffmann, XIXe siècle

Le port du Havre au XIXe siècle,
dessin de Jacques de Vaux, 1583

François Ier charge l'amiral de **Bonnivet** de trouver le lieu. L'amiral délègue sa charge au vice-amiral **Guyon Le Roy seigneur du Chillou**, capitaine du port de Honfleur. Celui-ci choisit les criques « Lieu de Grâce » : trois plans d'eau navigables à marée haute qui servaient d'abri aux petits navires.
Le souverain se rend sur place pour surveiller les travaux : *Il (le Roi) parcourut les chantiers, s'entretint comme un simple ingénieur avec les entrepreneurs (les maîtres ès œuvres), toutes les personnes capables de l'éclairer et de lui donner un bon conseil, et vit de quelle importance serait l'œuvre entreprise. (in Histoire populaire de la Ville du Havre,* Théodore Garsault*)*
La construction du port est achevée en 1523 et la navigation se fait alors vers le Maroc et le Brésil.

Guyon Le Roy va de son propre chef lancer les travaux de la ville. Elle est construite autour d'un noyau : le **quartier Notre-Dame** et le **bassin du Roy**.
En 1520, François Ier rend perpétuels les privilèges accordés à la ville et lui donne ses propres armes : la salamandre sur champ fleurdelisé surmontée de trois fleurs de lys d'or, avec la devise ***Nutrisco et Extinguo*** *(Je nourris et j'éteins le feu).* Aujourd'hui un lion remplace une des fleurs, en souvenir de l'installation du gouvernement belge au Havre pendant la première guerre. En 1524 est construit le **premier chantier naval**.

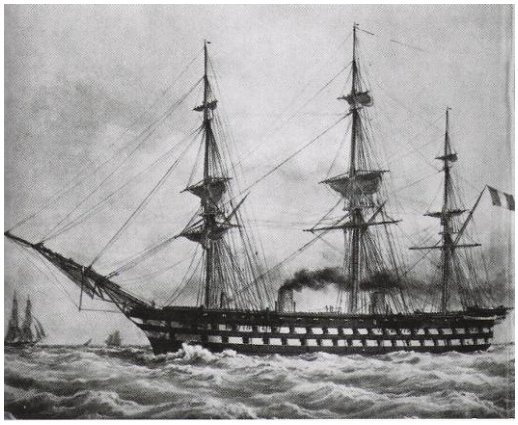
La ville s'agrandit ensuite selon les plans du Siennois **Bellarmato**, architecte militaire et urbaniste. Il est envoyé sur place en 1540 par le roi qui trouvait la ville mal protégée. En 1541, les propriétaires sont expropriés et Bellarmato présente un « portrait » de la ville à bâtir « à la façon de Venise », c'est-à-dire en consolidant le sol contre les inondations. Le **quartier Notre-Dame** est modifié. Il crée **celui de l'église Saint-François** sur un plan orthogonal. Il innove pour les fortifications avec des bastions triangulaires entourés de murs et surmontés d'une plate-forme à parapet. En 1550 divers édifices voient le jour : Hôtel de ville, amirauté, hôpital… La **nouvelle enceinte** est terminée en 1551.
Le **commerce avec le Nouveau Monde et l'Afrique du Nord** enrichit corsaires et armateurs. La **pêche à la morue** à Terre-Neuve est la principale activité économique.
Lors des guerres de religion, le commerce cède le pas à la vocation militaire de la ville, occupée le 8 mai 1562 par les Réformés menés par l'amiral de **Coligny**. Ils pillent les églises et chassent les catholiques avec l'aide des Anglais. Le connétable de **Montmorency** la libère en 1563. Mais la peste fait des ravages et le port est en ruines. Une **nouvelle citadelle** et de **nouvelles fortifications** sont alors construites. Ce n'est que vingt ans plus tard que renaîtra le commerce maritime lorsqu'Henri IV remet le port en état.

❖ Les XVIIe et XVIIIe siècles

Richelieu, gouverneur de la ville, modernise le port en aménageant le **bassin du Roy** et ses quais pour les navires de la marine royale ; il fait construire la forteresse où seront emprisonnés les princes frondeurs Conti et Condé, entreprend des travaux de défense, développe les échanges. Son œuvre est achevée par **Mazarin** et **Vauban** sous Louis XIV, et Le Havre devient un **port de guerre**. En 1664 Colbert y installe la **Compagnie des Indes orientales**. En 1669 un **arsenal** voit le jour et le canal Le Havre-Harfleur est inauguré (canal Vauban).
Les négociants, poussés à devenir armateurs, s'enrichissent grâce aux importations américaines et aux expéditions négrières (399 aux XVIIe et XVIIIe s.) : Le Havre est avec Nantes un des principaux ports pour la traite des Noirs. L'essor de la ville est cependant un moment interrompu par les guerres menées par Louis XIV et Louis XV, et elle est bombardée plusieurs fois par les Anglo-Hollandais.
À partir du milieu du XVIIIe s., la côte est à la mode et de riches résidences y sont construites. Louis XV s'y rend avec Madame de Pompadour en 1749. De nouveaux chantiers sont lancés : manufacture de tabac, nouvel arsenal, extension des chantiers navals, bourse de commerce. En 1783 arrive le premier navire américain et en 1784 la ligne vers New York est lancée. Après un incendie en 1786 et à cause du surpeuplement, Louis XVI décide le quadruplement de la ville, qu'il confie à l'architecte **Lamandé**. Le port doublera aussi de surface. La **Neuve-Ville** est lancée en 1787, mais ne sera terminée qu'en 1830, en raison de la Révolution et du blocus anglais.
Pendant la Révolution, Le Havre est le deuxième port français et reste un point stratégique pour le commerce des céréales et par sa proximité avec l'ennemi britannique. Un maire est élu en 1790 et la ville devient sous-préfecture en 1799.

❖ XIXe siècle : la prospérité

Après les guerres avec les Britanniques et les guerres napoléoniennes, l'expansion reprend. En 1818 les chantiers de construction navale sont installés au **quai du Perrey**, des usines métallurgiques, des raffineries de sucre, des briqueteries sont construites dans la plaine de Graville. En 1829, le port perd sa fonction militaire au profit de Cherbourg. Le Havre devient le grand port d'importation du café et du coton, doté aussi d'un embarcadère d'où partent les grands paquebots. En 1843 le **premier vapeur français**, le **Napoléon**, quitte le Havre pour Cherbourg, équipé d'une hélice inventée par **Frédéric Sauvage**. Sous la Monarchie de Juillet (1830-1848) la ville devient une station balnéaire.



Le Napoléon, premier vapeur français, 1850

❖ Un âge d'or : 1850-1914

La vie culturelle évolue avec la venue de Bretons, d'Anglo-Saxons, d'Alsaciens, d'Allemands. Le commerce est prospère et la ville tire profit de la révolution industrielle : les chantiers navals prennent de l'ampleur, des docks sont construits et le chemin de fer arrive en 1848.

Les anciens remparts sont rasés, les communes limitrophes annexées. La surface de la ville est ainsi multipliée par neuf et la population double. C'est l'époque du tracé des grandes artères actuelles. Sur le boulevard de Strasbourg se trouvent tous les grands bâtiments publics et privés. La Tour François I er et la citadelle sont détruites.

Au port en pleine expansion arrivent café, coton, pétrole, bois, houille, blé, vin et huile. Les grandes compagnies maritimes voient le jour, telle la Compagnie Générale Transatlantique.

En 1895 un Havrais est élu Président de la République : **Félix Faure**. Mais cette fin de siècle est marquée par les tensions sociales et l'agitation ouvrière dues à l'inflation et au chômage.

❖ Le xx e siècle et ses guerres

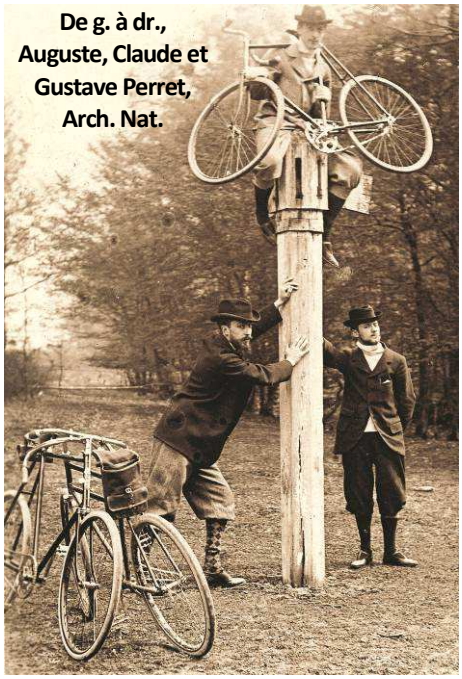
- Si la **première guerre mondiale** n'a pas entraîné de grandes destructions du Havre, elle s'est ici soldée par de lourdes pertes en hommes. La ville sert de base arrière pour la Triple-Entente France, Royaume-Uni et Russie. Elle est aussi le **siège du gouvernement belge** de 1914 à 1918. Cette année marque le retour à sa vocation commerciale.
- **L'entre-deux-guerres** est marqué par la crise économique liée à l'inflation. Une grève en 1922 provoque un état de siège, mais le port reste actif par l'importation du pétrole. Si le commerce pâtit de la crise de 1929, le secteur du voyage est préservé : en 1935 le *Normandie* rallie New-York. En 1939, la ville est très active : la construction aéronautique s'y est installée, ainsi qu'une raffinerie de pétrole.
- **Une ville martyre : *Des décombres de décombres*,** voilà comment l'écrivain **Raymond Queneau**, natif du Havre, la qualifie au lendemain de la **seconde guerre**. Base de l'armée britannique au début, elle est occupée à partir de 1940 par les Allemands. Les raffineries ont été bombardées, la population a fui et revient après l'armistice du 22 juin. En 1941 et 1942 Le Havre subit des bombardements, et devient une forteresse sur le Mur de l'Atlantique en 1943. La Résistance havraise organise des sabotages. **1944 marque une rupture dans son histoire** : les Britanniques lancent les premières bombes en juin 1944, puis du 5 au 10 septembre : la ville est détruite, 10 000 bâtiments sont anéantis, le port est dévasté. L'utilité de cette décision reste encore contestée, les Allemands étant installés sur les falaises. La ville est libérée par les Alliés le 12 septembre 1944.

Mercredi 6 septembre : L'aube se lève sur la ville en ruines. Sous un pâle ciel de septembre, nous pouvons mieux mesurer l'étendue du désastre. Les incendies continuent et la fumée sort des maisons effondrées. Des hauteurs qui dominent Le Havre, on aperçoit, à l'endroit où était la ville, des terres retournées, des tas de pierres, les troncs nus des arbres sur les squares et les boulevards. C'est une grande, une très grande pitié…
Pierre Courant, *Au Havre pendant le siège, 1945*

Nous déménageâmes en Normandie, au Havre. Le port, la ville commençaient à se reconstruire. Nos chambres donnaient sur des ruines sans fin au bout desquelles on percevait la mer.
Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue, 1993*

Des ruines de la ville la plus détruite de France va en naître une nouvelle, devenue emblématique.
Pour la reconstruire, le Ministre de la Reconstruction Raoul Dautry fait appel à **Auguste Perret**.

AUGUSTE PERRET, ses frères et le béton armé

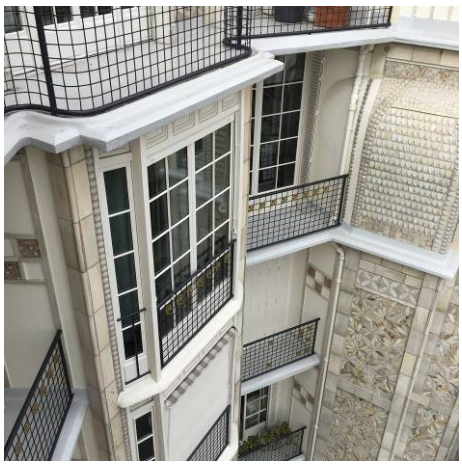

De g. à dr., Auguste, Claude et Gustave Perret, Arch. Nat.

Né en 1874 d'une mère issue d'une famille de carrier et d'un père tailleur de pierre puis fondateur d'une entreprise de maçonnerie, **Auguste Perret semble destiné dès son plus jeune âge aux métiers du bâtiment.**

La famille est modeste, prône la valeur du travail et le respect de la condition ouvrière. Après une éducation générale, **Auguste brille à l'école des Beaux-arts de Paris** par la qualité de son exécution et la maturité du regard qu'il porte sur la tradition classique. Malgré sa grande curiosité, la lecture précoce et enthousiaste des théoriciens (dont Viollet-le-Duc) et la réussite de ses projets d'étude, il quitte l'école des Beaux-arts sans diplôme d'architecte, et refuse de tenter le Prix de Rome pourtant accessible.

Son frère Gustave (de 2 ans son cadet) suit le même type de cursus et tous d'eux s'engagent dans l'entreprise familiale rue du Rocher à Paris avant la fin du siècle.

Rapidement, Auguste et Gustave s'intéressent au béton armé, utilisé depuis les années 1850 dans des bâtiments industriels, réputé pour sa robustesse, apprécié parce qu'il est économique, mais aussi considéré comme suspect et insuffisamment noble, notamment par leur père. Bravant son opposition ils élaborent **l'immeuble d'habitation du 25 rue Franklin à Paris**, première réalisation innovante avec ossature en béton armé **qui accueille notamment les bureaux de l'entreprise familiale** mais dont la structure doit être réalisée par une entreprise spécialisée dans le béton.


L'immeuble du 25 rue Franklin à Paris, détail de la façade

À cette époque, architecte et entrepreneur sont des métiers totalement séparés ; c'est précisément ce fossé que les frères Perret vont chercher à réduire en devenant à la fois concepteurs et bâtisseurs. Pour cela, après la mort de leur père en 1905, les trois frères se rejoignent et développent une structure originale de conception et de production, relevant à la fois de l'agence d'architecture et de l'entreprise de bâtiment : ***Perret Frères Architectes Constructeurs béton armé***. Auguste en est surtout l'architecte créateur, Gustave l'architecte entrepreneur et Claude (encore quatre ans plus jeune) le gestionnaire de la société familiale.

En même temps, les frères Perret côtoient de nombreux artistes, sculpteurs et peintres : Bourdelle, Denis, **Van Rysselberghe**, Gleizes, Severini, Ozenfant à qui Auguste Perret présente plus tard Charles-Edouard Jeanneret avant que celui-ci devienne Le Corbusier ; ce dernier avait d'ailleurs auparavant fait un stage chez Auguste Perret et l'appréciait, avant de s'en séparer pour des raisons théoriques. Plusieurs de ces artistes ont travaillé avec Perret sur certains projets.

Théo Van Rysselberghe, *Portrait d'Auguste Perret*, 1914, détail

Toujours basés à Paris, **ils commencent une longue série de réalisations très diverses en France et à l'étranger** : hangars industriels, ateliers d'artistes (Maurice Denis, Théo Van Rysselberghe, Paul Poiret, Chana Orloff, George Braque, etc.), hôtels particuliers, salles de concert (Théâtre des Champs-Elysées 1913 , Salle Cortot 1928-1929), chapelles et églises (Notre-Dame du Raincy 1922-1923, Saint-Joseph du Havre 1951, etc.) musées et bâtiments publics (Marine nationale, Mobilier national, Travaux publics, Palais d'Iéna), pour aboutir aux grands projets de reconstruction (Amiens, Le Havre, Marseille).

❖ Vers le « classicisme structurel »

Soucieux d'élaborer une théorie de l'architecture, Auguste Perret a la volonté de renouveler le classicisme, ce qui s'exprime aussi dans le champ de l'urbanisme, en particulier dans ses projets de reconstruction.

Auguste Perret combat la futilité et l'inutile et valorise le simple, voire le « banal ».

Les principales caractéristiques originales de son œuvre sont l'utilisation du béton armé, la division structure porteuse (ossature = poutre-poteau-dalle) / remplissage (cloisons, baies, trumeaux) et donc l'invention du plan libre, l'absence d'ornement qui ne se justifie pas par la structure, la nudité du béton, la toiture-terrasse moins coûteuse que la charpente, la corniche qui protège la façade, et la fenêtre verticale qui laisse mieux entrer la lumière.

Mon béton est plus beau que la pierre. Je le travaille, je le cisèle, j'en fais une matière qui dépasse en beauté les revêtements les plus précieux. (Auguste Perret, 1944)

Il y a 2000 ans, **Vitruve** identifie trois qualités nécessaires à toute structure : *firmitas, utilitas, venustas*, c'est-à-dire : forte ou pérenne, utile, belle.

Auguste Perret renchérit à sa manière ; pour atteindre la Beauté, trois qualités doivent se rencontrer dans un édifice : **le Style, le Caractère et la Proportion**. Le Style est gage de solidité, le Caractère définit la fonction et la destination, la Proportion se réfère à l'homme et à la nature et garantit l'harmonie.

La notoriété des frères Perret se développe rapidement au début du xxe siècle avec la réalisation du **théâtre des Champs-Élysées** (1913). En tant que maître reconnu, Auguste attire près de lui de jeunes architectes et enseigne à partir de 1923. C'est ce rayonnement qui favorise les commandes publiques. En 1945, il est élu **président de l'Ordre des architectes**. C'est aussi à partir de ces expériences que se forme l'atelier qui sera en charge du projet de reconstruction du Havre.

Alors au faîte de la reconnaissance en France et à l'étranger, Auguste Perret meurt en 1954, tandis que la reconstruction du Havre n'est pas terminée. **S'ensuit un long temps de purgatoire** où il est oublié, critiqué, déconsidéré, ses réalisations étant qualifiées de peu innovantes, voire désuètes.

Le Théâtre des Champs-Élysées à Paris

❖ La reconnaissance

L'architecte Jacques Tournant, ancien élève de Perret, a joué un rôle important avant les années 1980, en perpétuant la mémoire du « Maître », en expliquant l'architecture Perret aux instances locales et à la municipalité afin de préserver le tissu urbain existant dans son homogénéité, en accueillant avant l'heure les spécialistes du monde entier venant découvrir la nouvelle ville, en collectant des documents, plans originaux et articles de presse qu'il a versés aux Archives municipales du Havre dès 1987.

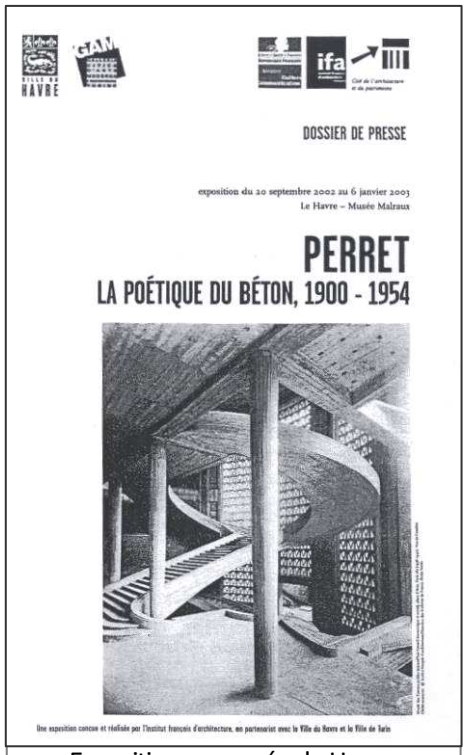
L'intérêt se renouvelle dans les années 2000, alors que le Fonds Perret du CNAM[2] est transmis aux Archives nationales, puis étudié dans le détail, donnant lieu à quelques monographies.

En 2001, Le Havre est la première ville du xxe siècle à intégrer le réseau des **Villes et Pays d'art et d'histoire**.

Le regard des habitants change en même temps que celui des experts.

Mais c'est l'inauguration de l'exposition de l'Institut Français d'Architecture au Havre qui constitue un tournant décisif dans la réception de ses œuvres. Cette exposition intitulée ***Perret, la poétique du béton, 1900-1954***, prend place au Musée d'Art moderne André Malraux (MuMa) de septembre 2002 à janvier 2003 avant d'être présentée à Turin puis à Paris à la Cité de l'Architecture.

Enfin, sur proposition et dossier de 2003, **la ville reconstruite est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité UNESCO le 15 juillet 2005**.



Exposition au musée du Havre, couverture originale du dossier de presse

Les suites de l'aventure du Havre et la reconnaissance de l'ensemble de la carrière d'Auguste Perret finissent de consacrer son talent et sa réussite en l'intégrant dans les grandes figures patrimoniales.

[2] Conservatoire National des Arts et Métiers

La reconstruction du HAVRE

❖ De la réalisation du quartier de la gare d'Amiens à l'atelier Perret

En 1942, les frères Perret se voient attribuer la reconstruction de la place de la gare d'**Amiens**.
Aucun de leurs précédents projets urbanistiques n'a abouti et cette commande devient l'occasion de vérifier grandeur nature la validité de leurs outils élaborés depuis 1930. La gare SNCF, des logements, des commerces et la tour-beffroi, encore si symbolique à l'entrée de cette ville, s'organisent à Amiens autour d'une grande place carrée.

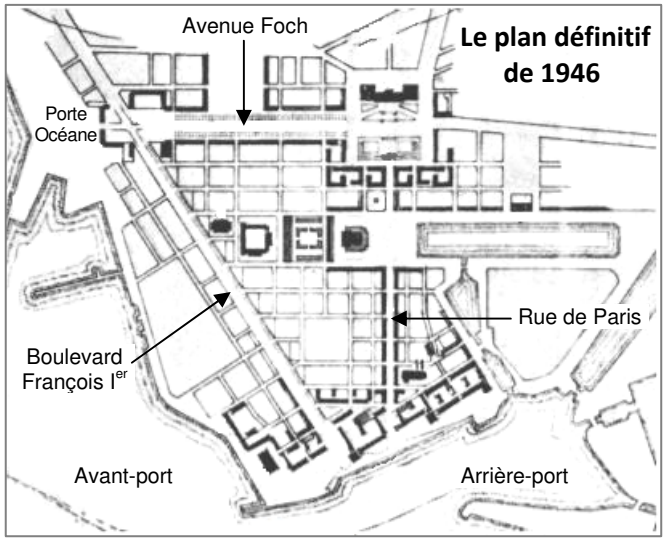
L'idée de la création d'un atelier de reconstruction Perret trouve son origine à peu près au même moment. Dès 1943 s'élève la voix de Jacques Guilbert, élève de Perret, qui l'incite à plusieurs reprises à *« préparer les temps nouveaux en s'appuyant sur les architectes qu'il a formés »*. *« La France compte aujourd'hui plusieurs villes entièrement détruites, qui ne peuvent être reconstruites avec bonheur que par le groupement d'architectes animés d'un esprit commun, coordonnant leurs efforts suivant les directives d'un Maître responsable et ordonnateur de l'ensemble. »*[3]
Déjà à l'été 1944 (soit avant les bombardements destructeurs de septembre), un manifeste est rédigé « pour préciser les orientations d'un tel groupe ».

A. Perret avec J. Tournant

Il s'agit de convaincre le Ministre de la reconstruction de l'intérêt de leur proposition. Un premier terrain d'expérimentation est d'abord accordé par Raoul Dautry, puis **Auguste Perret est nommé architecte en chef de la reconstruction du Havre** : **l'atelier** est composé d'anciens élèves et de disciples autour de ses cinq adjoints. Le plus connu d'entre eux est **Jacques Tournant, l'architecte conseil chargé du remembrement** et fervent défenseur de Perret après sa mort. L'atelier travaille en étroite collaboration avec **l'urbaniste Henri Bahrmann.**

❖ Élaboration du projet

◆ Le chantier du Havre couvre 130 hectares et vise à construire environ 10 000 logements à imaginer – selon un plan d'ensemble – pour 80 à 100 000 sinistrés.
Au cours de l'année 1945, les projets s'élaborent de façon collective, comme une manière de concours interne à l'atelier. Les nombreuses propositions varient : mémoire de la ville ancienne, expérimentation du modèle de Le Corbusier (immeuble à redents), remembrements et organisations plus proches des théories élaborées par Auguste Perret.



◆ **Le plan définitif approuvé en janvier 1946** s'appuie sur les éléments forts des anciens tracés.
Il s'articule sur **une trame quadrangulaire** (mailles de 100m de côté) autour de trois axes formant un triangle : **l'avenue Foch** au nord, **la rue de Paris** (nord – sud) et **le boulevard François Ier** (nord-ouest – sud-est) fermant le triangle. La place de l'Hôtel de ville devient monumentale et l'axe de l'avenue Foch s'ouvre largement vers l'océan jusqu'à la Porte Océane. La rue de Paris conserve sa destination commerçante. Au sud est prévue **l'ébauche d'un front de mer**.

◆ Auguste Perret a d'abord tenté d'imposer la reconstruction de la ville **sur une dalle de béton placée à 3,50 m du sol**. Cette idée novatrice offrait plusieurs avantages : réalisation des canalisations urbaines et garantie d'accès pour toute réparation ou évolution, possibilité aussi d'y placer la circulation automobile (un moyen de circulation plus rare à l'époque !) des entrepôts, des parkings. L'objectif est alors de libérer l'usage du sol pour les piétons. Si ce projet séduit les critiques et certains observateurs, il est cependant refusé en raison des quantités de matières premières (béton et acier) nécessaires pour le mettre en œuvre, quantités impossibles à mobiliser en cet immédiat après-guerre marqué par les pénuries les plus totales. L'atelier en conçoit une profonde déception.

[3] Jacques Guilbert qui écrit sa première lettre dans ce sens en mars 1943, est appuyé par d'autres élèves d'Auguste Perret en mai 1944.

- **S'ensuit alors une autre initiative technique, la trame de 6,24 m.**

Il s'agit de tramer la ville sur un module carré de 6,24 m de côté : ce chiffre correspond à la longueur optimale que devait avoir une poutre de béton armé à cette époque. Cette trame invisible, laissant aux architectes une liberté totale (parce qu'elle est divisible par 2, 3, 4 et qu'il suffit de deux poutres pour couvrir la profondeur moyenne d'un appartement) est par ailleurs **génératrice de rigueur et d'économie puisqu'elle favorise la standardisation**. L'objectif est de créer une harmonie totale grâce à cette trame uniforme respectant les axes dominants nord-sud et est-ouest, tout en oubliant le réseau complexe disparu.

En même temps, Perret impose les toitures-terrasses et les fenêtres verticales.

❖ Du projet initial à la réalité

- Cependant, plusieurs compromis sont nécessaires suite à la consultation des élus locaux, associations de sinistrés, représentants du Ministère, presse et architectes locaux.

C'est précisément **Jacques Tournant, l'urbaniste chargé du remembrement**, qui doit assurer le passage délicat entre le schéma d'ensemble mis au point par l'équipe Perret et la réalité tangible de la ville avec ses espaces publics et ses édifices concrets. Il utilise l'illustration par une grande maquette évolutive et s'appuie sur la collégialité des décisions.

- Le remembrement s'impose car, pour loger le plus grand nombre dans des conditions économiques très difficiles**, il est indispensable d'équilibrer la densité de population** et de tenir compte des besoins des familles sinistrées, tout en conciliant les **exigences hygiénistes** très présentes à l'issue du conflit. L'organisation du bâti devient très aérée, proscrivant les îlots fermés, valorisant la circulation de la lumière : des « barres » de quatre à six étages maximum et quelques tours plus élevées, et surtout des appartements « traversant » captant le soleil sur deux directions.

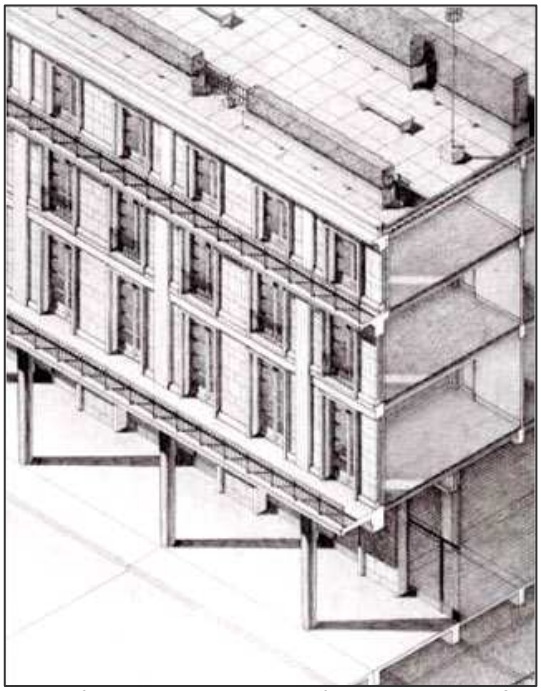


Schéma illustrant le système constructif des ISAI, 1947, Fonds Perret

- **En 1948 démarre, place de l'Hôtel de ville, la construction des ISAI (Immeubles sans affectation individuelle) qui sont les prototypes du schéma général.**

Mais dès le printemps 49, de nombreuses critiques s'élèvent. Les Havrais déplorent l'étroitesse des logements et l'esthétique architecturale, soit pour leur aspect « sinistre et industriel », soit pour leur « caractère archaïque et imposant ». Les élus protestent contre le coût « prohibitif » des immeubles, qualifient l'expérience de « démentielle » et demandent « que l'on mette l'architecte en chef à la retraite vu son grand âge et pour le plus grand bien de [la] ville ».

- Ces critiques sont en partie liées à une interprétation incomplète du processus mis en œuvre par l'atelier Perret. Le programme nécessite en effet d'**importantes études préalables** coûteuses et un énorme investissement intellectuel et technique ; mais ce qui prend du temps en préparation est ensuite compensé par la plus grande rapidité et économie de l'exécution, notamment par **l'utilisation de la préfabrication.**

- Les différents îlots – place de l'Hôtel de ville, avenue Foch et Porte Océane, le Perrey (boulevard François Ier) et rue de Paris – sont terminés en 1956. L'hôtel de ville, la Bourse et l'École de Commerce sont inaugurés en 1957. L'église Saint-Joseph, terminée en 1957 mais consacrée en 1964, marque la fin de la reconstruction, soit au total presque vingt années.

Ce classicisme structurel mis au point avant la guerre est encore pour nous immédiatement repérable à l'œil, de même que la trame qui rythme les îlots et les façades.

« Le système constructif adopté par l'équipe Perret au Havre est du type « poteau dalle » avec une ossature exprimée en façade.
À l'intérieur de l'ossature primaire en béton apparent, s'insère une ossature secondaire faite de remplissages et des cadres de fenêtres verticales. Les toitures-terrasses présentent des saillies, traitées en corniches, pour assurer la protection des façades. »

Le Havre. *La ville reconstruite par Auguste Perret*, p.27

❖ L'évolution ne s'arrête jamais. Points de vue du XXIe siècle

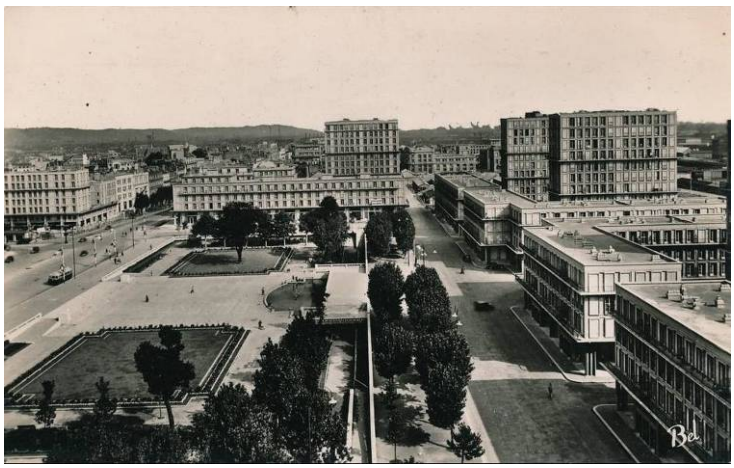
Mais les années ont passé et **des travaux de restauration ont déjà été entrepris à plusieurs reprises** depuis la fin de la reconstruction. Les enjeux urbanistiques eux-mêmes évoluent constamment.
Et, à l'heure actuelle, la ville du Havre est soucieuse, à la fois de la **conservation de ce patrimoine exceptionnel** et protégé, et de son **adaptation à la société contemporaine** et à **l'enjeu de biodiversité.**
S'appuyant sur le plan de gestion UNESCO selon la thématique ***Trame verte et bleue***, un projet, débuté en 2018 et qui va s'échelonner sur huit ans, préconise *la préservation et le renforcement de la végétalisation des cœurs d'îlots du patrimoine Perret* (espaces publics et toitures terrasses) ainsi que *la préservation des bassins portuaires comme éléments paysagés majeurs supports de biodiversité*.
D'autre part, ***Réinventer Le Havre*** a démarré cette année par un grand appel à projets, des études urbaines pluridisciplinaires (architectes, urbanistes, paysagistes), ainsi que des consultations des publics, en vue de réinventer neuf lieux emblématiques de la ville, dont le Bassin du Commerce et différents lieux publics. [4]

Quelques éléments représentatifs de la reconstruction

❖ La place de l'Hôtel de Ville (1947-1953)

La place de l'Hôtel de Ville occupe son emplacement d'avant-guerre et constitue la charnière solide entre la ville reconstruite et les tissus anciens. Vaste rectangle monumental de 250 m sur 280 m, elle mêle les caractères administratifs et culturels de ses équipements (mairie, théâtre) avec l'aspect plus quotidien de ses fonctions commerciales et résidentielles.
Minérale dans sa partie nord, elle est végétale dans sa partie sud qui est traitée en jardin et bordée de grands arbres à l'approche des immeubles d'habitation. Cette place constitue le point d'ancrage du **triangle monumental de la ville** et de l'ensemble de la reconstruction.
Elle présente un front d'immeubles appelés « ISAI » qui abritent 350 logements et ont servi de laboratoire pour l'ensemble de la ville : quatorze îlots forment la place (huit au sud et six au nord). Des commerces sont répartis au rez-de-chaussée des immeubles sur les côtés est et sud.

L'hôtel de ville constitue le quinzième îlot, au nord, sans mitoyenneté. Son corps longitudinal a été conçu par Auguste Perret. Et c'est Jacques Tournant qui a réalisé la tour de 18 étages, grand signal vertical jouant pour la ville le rôle de beffroi moderne. À la fin du XXe siècle, l'architecte Pierre Colboc (1940-2017) a doublé d'un hall le corps longitudinal.



La place partie sud avec les ISAI et le jardin.
L'hôtel de ville se situe sur la droite à l'extérieur de la photo.
Carte postale des années 60.

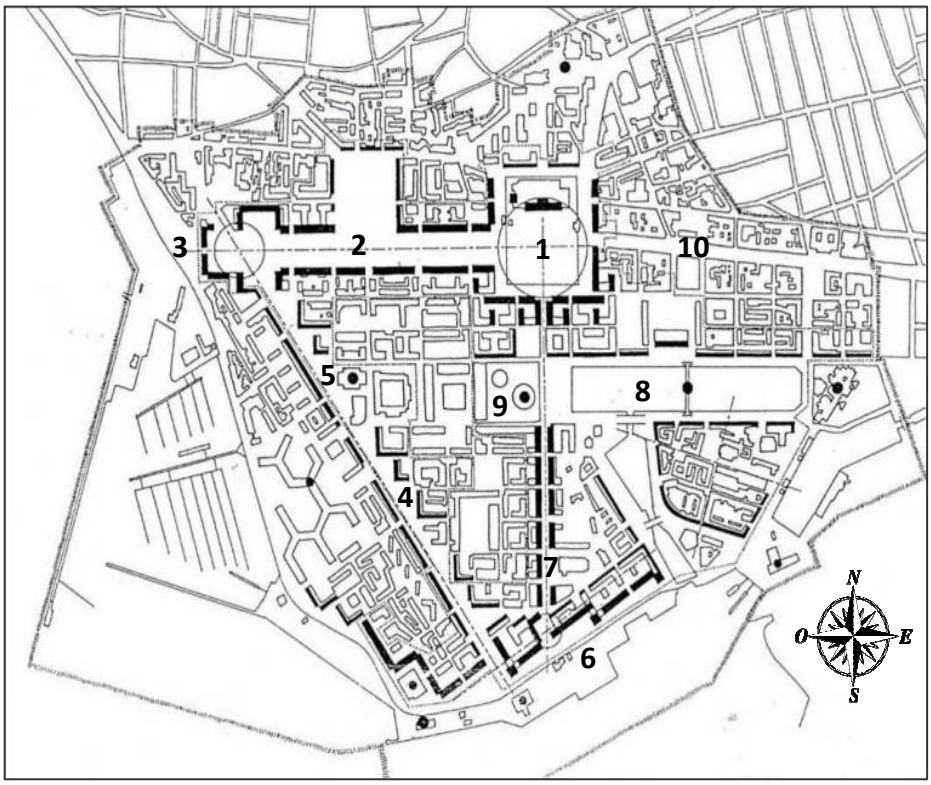
Vue aérienne de la place de l'hôtel de ville de nos jours

[4] Pour plus d'informations sur ces grands projets d'actualité, consulter les sites officiels :
http://capitale-biodiversite.fr/sites/default/files/experience/documents/le-havre-cr-visite-cfb-2018.pdf
http://capitale-biodiversite.fr/experiences/trame-verte-et-bleue-et-paysage-dans-le-plan-de-gestion-unesco
http://www.reinventerlehavre.fr/.

❖ Le triangle monumental : Avenue Foch – Boulevard François Ier – Front de mer – Rue de Paris

Le triangle monumental.
Les éléments majeurs de composition urbaine de nos jours

1. Place de l'Hôtel de Ville
2. Avenue Foch
3. Porte Océane
4. Boulevard François Ier
5. Église Saint-Joseph
6. Front de mer sud
7. Rue de Paris
8. Bassin du Commerce
9. Espace Niemeyer
10. Boulevard de Strasbourg



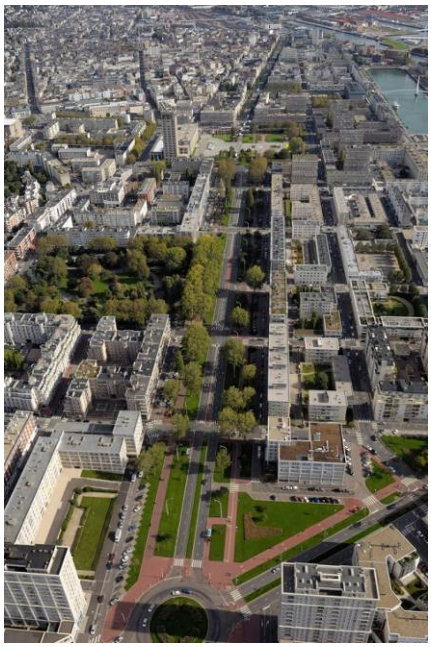
❖ L'avenue Foch

L'avenue Foch vers la Porte Océane et la mer
Carte postale, vers 1970

Avant septembre 1944, **l'avenue Foch** prolonge le boulevard de Strasbourg (épargné par les bombardements) sans changement de gabarit, et relie d'est en ouest la gare à la mer. Par la reconstruction, l'avenue Foch, élargie à 80 m (en référence aux Champs-Élysées) et longue de 700 m, est une composition monumentale qui relie l'hôtel de ville à la Porte océane. Avec ses voies centrales et ses contre-allées, cette voie résidentielle plantée d'arbres évoque un mail.

Les immeubles répartis en sept îlots au nord et six au sud comportent sept niveaux et abritent **des logements de standing supérieur à celui des ISAI**. Les halls d'entrée sont ornés de bas-reliefs relatant l'histoire de la ville et leur porte monumentale est souvent remarquable. À chaque immeuble est attribué un thème particulier et le nom d'une maison (fondateurs, combattants, écrivains, sciences, beaux-arts, industrie…).

C'est **l'imposante masse de la Porte Océane** qui vient achever l'avenue Foch et y articuler le boulevard François Ier. Ce vaste espace rectangulaire est bordé par des immeubles bas et des grandes tours en forme de plaques. Ils abritent 256 logements et ont été un laboratoire des techniques de construction : **deux types de mise en œuvre ont été appliqués afin d'en comparer les performances respectives**. Côté nord, les éléments de la structure ont été préfabriqués dans une usine proche du Havre et assemblés sur place. Pour le côté sud, l'ossature a été réalisée *in situ* dans des coffrages en bois ou en métal.


L'avenue Foch depuis la Porte Océane jusqu'à la place de l'Hôtel de Ville. En bas à dr. le départ du boulevard François Ier en biais
Photo aérienne actuelle

Ci-dessus, le bas-relief de la Maison de l'Industrie métallurgique sculpté par M. Adam
À dr., une entrée d'immeuble

❖ Le boulevard François Ier

Il relie la Porte Océane au Front de mer sud. Il est bordé, d'un côté, par des immeubles d'habitation organisés en façade rectiligne, de l'autre, par une série de places triangulaires qui dessinent un front en accordéon. **C'est là le résultat du compromis entre le premier plan Perret de 1946 et les exigences de la municipalité qui a imposé le tracé ancien du boulevard avec respect de l'alignement des immeubles à l'ouest.**

- Perret souhaitait garder la trame unique pour l'ensemble du centre ville et avait prévu le passage oblique du boulevard à travers une enfilade de places carrées comme à travers des îlots vides. Les places arborées auraient engendré une coulée verte en diagonale.
- Côté ouest, les immeubles en enfilade abritent surtout des logements sociaux. Côté est, les habitations se mêlent avec des équipements : École supérieure de Commerce, Lycée Raoul Dufy, et **l'église Saint-Joseph**.

❖ Le front de mer sud

Situé à l'articulation des deux trames de la reconstruction, il reprend la configuration du Havre ancien. Presque entièrement dédié au logement (1127), il s'étend sur 500 m de long et suit le bord de mer au plus près, développant un système d'immeubles à redents de quatre étages, ponctués de deux tours à base carrée de onze étages. Les immeubles, parfois équipés de commerces au rez-de-chaussée, se répartissent autour de douze cours-jardins. C'est la possibilité de standardisation qui a permis la production en série de ces logements réalisés au titre des dommages de guerre.

❖ La rue de Paris

Avant la guerre, unissant la cité à son port, elle était l'axe le plus animé du Havre, l'image même du centre ville. Elle drainait le long de ses boutiques un flot continu de circulation piétonne notamment alimenté par la **densité excessive** des îlots d'habitations au sud de la ville, densité responsable d'insalubrité. Impossible de maintenir cette situation avec la reconstruction. Auguste Perret propose un projet inspiré par la rue de Rivoli à Paris.

Seulement large de 18 m de façade à façade, la rue de Paris se différencie par son architecture qui propose une synthèse originale entre les exigences du commerce et celles de l'habitation : rez-de-chaussée et entresol sous portique surmontés de trois étages d'appartements. Un balcon-filant déborde sur la galerie du rez-de-chaussée, une corniche borde la toiture-terrasse. Plus de trente architectes ont œuvré pour ces douze îlots et sont parvenus à garder une homogénéité à l'ensemble, tout en traitant différemment les détails (colonnes, remplissage, garde-corps).

À travers tout le centre reconstruit**, les colonnes, élément-clé de l'ordre du béton armé, montrent ainsi une grande variété de forme** (cylindriques, tronconiques, à facettes, polygonales ou section carrée), **d'aspect** (lisses, rainurées, cannelées) **et de décoration** (chapiteaux géométriques, à motifs végétaux, voire sans chapiteau).

Le béton bouchardé[5] artisanalement, le béton gravillonné, le béton brut de décoffrage, les bétons teintés dans la masse, les bétons fraisés et les claustras de béton font la renommée du secteur. Ils confèrent au centre reconstruit des couleurs et des effets de matières très riches jouant avec la lumière de l'Estuaire.

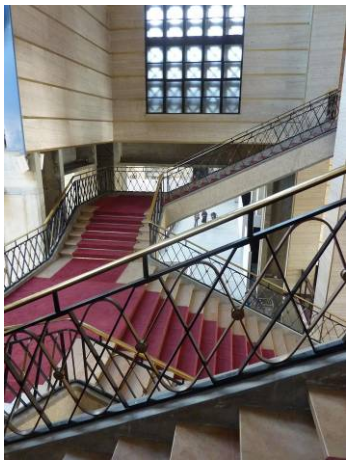
[5] Béton dont la peau a subi, après durcissement, un traitement mécanique par martelage à l'aide d'un outil à pointes, la boucharde. Les aspects de surface varient selon la profondeur de frappe et le type de boucharde utilisé, avec un rendu proche de celui de la pierre taillée de façon naturelle.

Des lieux emblématiques

❖ L'hôtel de ville (1952-1958)

L'ancien hôtel de ville disparu sous les bombardements datait du XIXe siècle et il était surnommé *le Petit Louvre*. Certaines voix l'auraient souhaité reconstruit à l'identique. Et de nombreux projets sont établis par l'agence Perret et Jacques Tournant jusqu'à sa mise au point définitive.

D'une longueur totale de 143 m, le corps central (92 m) s'articule à l'est avec le Théâtre et à l'ouest avec une tour de dix-huit étages qui culmine à 70 m. Cette tour loge les bureaux des services municipaux **et le dernier étage abrite une salle panoramique qui offre une vue exceptionnelle sur la cité et son port**.



Le soubassement du corps horizontal supporte des colonnes tronconiques avec chapiteaux géométriques évasés. Dans le hall d'honneur se déploie un majestueux escalier. L'ossature est réalisée comme partout au Havre en béton apparent. Les éléments de remplissage ont été bouchardés pour leur donner l'aspect de la pierre.

L'hôtel de ville du Havre est l'espace le plus monumental réalisé dans le cadre de la reconstruction française.

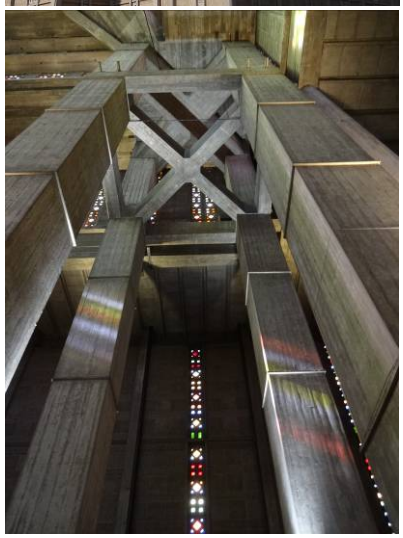
Malgré les innombrables difficultés de conception dont il fut l'objet, il apparaît comme une totalité harmonieuse bien proportionnée.

❖ L'église Saint-Joseph (1951-1957)[6]

Pour plus de détails, voir aussi le dépliant distribué :
Église Saint-Joseph. Vertige esthétique et spirituel

- L'ancienne église Saint-Joseph était un modeste sanctuaire de quartier inachevé, dont le clocher était en bois. Entièrement détruite, elle est reconstruite par Auguste Perret comme un symbole du renouveau du Havre. **C'est l'abbé Marcel Marie, curé de la paroisse**, qui lui a fourni un soutien persévérant et opiniâtre et a largement contribué à convaincre les autorités religieuses et ministérielles de la nécessité de ce projet.

- « Dédiée à la mémoire des victimes des bombardements, cette église, dont la tour-lanterne s'élève à 107 m, domine l'ensemble des quartiers reconstruits et se présente comme un phare visible la nuit à des dizaines de kilomètres au large. […] La partie basse apparaît comme un socle robuste sur lequel prend appui la tour-lanterne. « À l'intérieur, quatre pylônes supportent cette haute colonne de lumière.



« L'édifice présente un plan carré de 40,60 m de côté avec deux saillies adjacentes de moindre largeur, pour l'entrée d'une part, la chapelle et les sacristies d'autre part. **Les pylônes** (6,30 m x 6,30 m x 25 m) **composés de quatre piliers carrés** (1,30 m x 1,30 m) **reliés par des croix de Saint-André** sont fondés sur des pieux enfoncés dans le sol à une profondeur de 15 m. **Ils portent le tronc octogonal du clocher au moyen de quatre bracons en forme de « V » liaisonnés par des dalles triangulaires**.

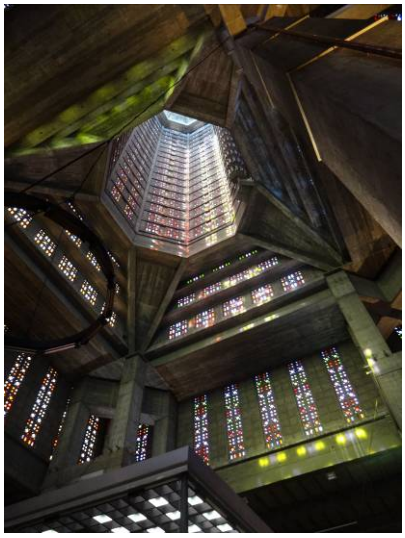
« Cette pyramide de transition est renforcée à sa base par des tirants en béton précontraint et à son sommet par une poutre-ceinture à partir de laquelle s'élève la flèche. Le système des pylônes et de la tour-lanterne constitue l'ordre principal de Saint-Joseph.

[6] Texte largement inspiré du document *Le Havre, la ville reconstruite par Auguste Perret*, p. 49.

« Cet ordre est relayé par un ordre secondaire qui correspond à l'ossature de la partie basse de l'église. Celle-ci est limitée, en façade, par une corniche qui file sur le pourtour. À l'intérieur, ce deuxième ordre s'exprime par les colonnes cannelées (0,60 m de diamètre pour 15 m de haut) qui portent les planchers nervurés de la couverture.

« Les bétons sont laissés bruts de décoffrage, qu'il s'agisse de l'ossature (piliers, colonnes, nervures) ou des éléments de remplissage (parpaings, blocs des claustras). Ces bétons mis en œuvre avec le plus grand soin, sont inondés par la lumière colorée qui traverse **les vitraux de Marguerite Huré**. Cette église est tout entière un vitrail. »

L'artiste utilise sept couleurs dont la dominante varie selon l'orientation cardinale ; les intensités, plus vives dans les parties inférieures se rapprochent du blanc avec l'élévation.



Le tronc octogonal du clocher et les bracons en V

Le béton bouchardé autour d'une verrière. Détail extérieur

« Saint-Joseph qui n'a été inaugurée qu'en 1964, est, non seulement l'un des édifices les plus aboutis de la carrière d'Auguste Perret, mais aussi l'un des chefs-d'œuvre les plus représentatifs de l'histoire du béton armé. »

❖ Le musée d'art moderne André Malraux – MuMa (1958-1961)

- La ville du Havre possédait depuis 1845 un musée des Beaux-arts qui a été totalement détruit lors des bombardements de septembre 1944. Les toiles ont été préservées car mises en lieu sûr avant cette date. Par contre l'essentiel des sculptures restées sur place a été détruit.
- Dès 1951 est prise la décision de construire un nouveau bâtiment dont le projet débute l'année suivante.

L'idée est de rompre à la fois avec le style de la reconstruction et avec l'esthétique d'un modèle traditionnel, pour créer un lieu propice à l'éducation artistique en visant l'ouverture à tous les publics.

La pluridisciplinarité envisagée entraîne la conception d'un bâtiment rapidement adaptable pouvant accueillir en alternance conférences, cinéma et concerts en plus de la présentation muséale.

Les architectes Guy Lagneau (dissident de l'atelier Perret), Raymond Audigier, Michel Weill et Jean Dimitrijevic travaillent en étroite collaboration avec des ingénieurs pour les structures acier et béton, pour l'emploi de l'aluminium et pour l'éclairage naturel et artificiel.

- Cette équipe de pionniers recherche **la flexibilité et la transparence, principaux enjeux du projet**.

La transparence est assurée par les surfaces vitrées sur cinq faces, notamment le « paralume » conçu par Jean Prouvé et installé au niveau du toit : ses lames d'aluminium inclinées en ailes d'avion brisent les rayons du soleil pour envoyer au cœur du bâtiment une lumière naturelle adoucie. La lumière – particularité exceptionnelle de ce lieu – combine donc l'éclairage zénithal et l'éclairage latéral venant des quatre points cardinaux. L'espace largement ouvert ne comporte pas de cloison car la structure repose sur quelques poteaux, ce qui contribue encore à la clarté qui inonde ce lieu.

- Enfin, l'État commande en 1956 à **Henri-Georges Adam** une sculpture monumentale pour le parvis face à la mer. C'est ***Le Signal*** (22 m de long et 7 m de haut) en béton creux qui repose sur son socle pour à peine un quart de sa longueur, ce qui constitue une performance technique.

Sur le parvis, *Le Signal* de Henri-Georges Adam, 1956

- **Ce musée est inauguré par André Malraux le 24 juin 1961, devenant la première Maison de la Culture en France.**

À sa création, le musée présente un florilège des différentes écoles de peinture européenne depuis la Renaissance. Avec le xxe siècle, et à la faveur de plusieurs legs et dons importants, le musée d'Art moderne André Malraux devient l'un des plus riches musées français exposant des œuvres impressionnistes, post-impressionnistes et fauves.

Parmi ces apports, il convient de citer surtout **le legs de Madame Dufy en 1963** (70 œuvres de son mari, représentatives de son parcours de peintre) et **la donation Hélène Senn-Foulds en 2004** (206 œuvres constituant la collection de son grand-père).

❖ L'Espace Niemeyer

Dans le cadre du projet large de reconstruction, **Auguste Perret souhaitait recréer une zone culturelle significative** sur la place Gambetta (actuellement place du Général De Gaulle) qui était autrefois un foyer intellectuel et artistique. Cet ensemble Niemeyer est cependant postérieur (1978-1982).

- Il occupe un grand espace ouvert en plein centre ville (environ 11 000 m²) dans le prolongement du Bassin du Commerce. Il se démarque notablement de l'architecture réalisée par l'atelier Perret et contraste de prime abord par sa blancheur éclatante et l'utilisation des courbes.
- **Oscar Niemeyer, architecte et designer brésilien** d'une exceptionnelle longévité (1907-2012), a partagé son existence entre son pays natal et l'Europe, où il s'est réfugié de 1964 à 1985 pendant la dictature brésilienne, avant de retourner au Brésil.

D'abord dans la mouvance de l'architecture internationale (Gropius, Wright, Mies van der Rohe…) par ses études à l'école nationale des Beaux-arts de Rio de Janeiro dont il sort diplômé à 27 ans, il se rapproche de Le Corbusier en début de carrière, puis s'en éloigne une dizaine d'années plus tard en modifiant le style du maître : **il introduit la courbe dans ses œuvres.**

Consacré assez jeune au Brésil, il acquiert sa carrure mondiale par sa participation à la création de la nouvelle capitale administrative du Brésil, **Brasilia**, inaugurée en 1960.

Il arrive en France grâce à André Malraux, alors Ministre de la Culture, et y réalise plusieurs œuvres importantes : le siège du Parti communiste français à Paris, du journal *L'Humanité* à Saint-Denis, la *Bourse du Travail* à Bobigny, et cet ensemble du Havre.

- Ces deux bâtiments sont alors nommés *Maison de la culture* puisqu'y est transféré cet équipement préalablement installé dans l'actuel Musée d'Art moderne André Malraux.

Constituée du grand *Volcan* et du *Petit Volcan,* cette *Maison,* à laquelle on accède par un jeu de rampes courbes, abrite théâtre, salle de cinéma, auditorium, hall d'exposition et salle polyvalente. Leurs coques sont en béton banché[7] peint en blanc.

[7] Le béton banché est un béton armé coulé entre deux **banches**, c'est-à-dire deux supports verticaux, en bois ou en métal, non nécessairement droits, ce qui permet de couler des parois courbes. L'épaisseur d'un mur en béton banché est habituellement comprise entre 15 et 25 centimètres. Dans tous les cas, le mur ne peut faire moins de 12 centimètres d'épaisseur.

- Les années ont cependant œuvré en endommageant ce lieu et il aura fallu quatre années de travaux de réaménagement (en consultant jusqu'à sa mort Oscar Niemeyer afin de préserver l'intégrité de son œuvre) pour parvenir à l'inauguration de janvier 2015.
- L'actuel bâtiment **principal *Le Volcan* labellisé Scène nationale depuis 1991 est inscrit au Patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2005**. Le plus petit bâtiment est maintenant la ***Bibliothèque Oscar Niemeyer***, équipement très complet qui comporte des salles classiques, un atrium dont le toit est devenu verrière, des coursives ponctuées de balcons, de boîtes et d'alcôves comme des petits salons de lecture.

L'atrium de la Bibliothèque Niemeyer

Le Musée d'Art moderne André Malraux et l'exposition RAOUL DUFY

❖ Raoul Dufy (1877-1953)

Raoul Dufy, *Autoportrait au chapeau mou*, 1899 ⇨

Impossible ici de rendre justice dans le détail au **talent multiforme** de Raoul Dufy qui a exploré en trois-quarts de siècle de son existence divers territoires, divers courants artistiques, diverses techniques, qui a créé son propre style au fil du temps, des expériences et des rencontres, tout en nourrissant de profondes amitiés (Othon Friesz, Georges Braque, Paul Poiret, Jean Cocteau…).
Natif du Havre, exact contemporain d'Auguste Perret, il est l'aîné d'une famille nombreuse dont nous connaissons aussi Jean (1888-1964) de onze ans son cadet et peintre comme lui.

- ***De l'apprentissage à l'affirmation de son style***

Il commence son apprentissage au Havre à 14 ans où il rencontre Othon Friesz qui restera un de ses plus fidèles amis. Grâce à une bourse de la Ville du Havre, il peut fréquenter l'École supérieure des Beaux-arts de Paris dès 23 ans et expose pour la première fois au *Salon des Indépendants* trois ans plus tard. Ainsi commence son itinéraire artistique qui le mènera de l'impressionnisme au fauvisme, avec un court passage du côté du cubisme, puis le cézannisme, avant de **trouver son style personnel dans les années 1920**.
Celui-ci se caractérise par **la dissociation de la forme et de la couleur** : la forme est créée par le dessin (crayon, encre, pinceau, grattage), la couleur, étalée soit en à-plats, soit en zébrures rapides nimbe la forme en arrière-plan.

> « Il faut se rappeler qu'un trait décrit davantage un mouvement qu'une forme. **Une silhouette est un mouvement, non une forme.** »
> « Ne croyez pas que je confonde la couleur avec la peinture. Mais comme je fais de la couleur l'élément créateur de la lumière, […] la couleur par elle-même n'étant rien à mes yeux que génératrice de lumière, on voit qu'elle est dans ce rôle, avec le dessin, le grand bâtisseur de la peinture, le grand élément. »
>
> Extraits du *Carnet* de Raoul Dufy

La rencontre du **chimiste Jacques Maroger** vient l'aider dans la réalisation de son choix de couleur-lumière : celui-ci a en effet inventé un medium pour la peinture à l'huile qui donne des effets comparables à l'aquarelle, en laissant passer la lumière à travers les pigments. Dufy l'utilise par la suite pour la plupart de ses toiles.

- ***Dufy et les arts décoratifs***

À la faveur des nécessités ou des rencontres, Raoul Dufy s'est investi dans **la gravure** sur bois, devenant un illustrateur recherché. Avec le célèbre couturier Paul Poiret, il crée *La Petite usine* et réalise des **tissus imprimés** dont il imagine les motifs ; puis il devient dessinateur pour les tissus en soie chez Bianchini-Férier de Lyon.
Plus tard, il découvre l'art de **la céramique** avec le catalan Artigas, tâte du décor de théâtre avec Jean Cocteau, et ensuite se consacre à **l'aquarelle.**

Raoul Dufy, *Le Serpent*, bois gravé pour *Le Bestiaire* d'Apollinaire, *1910*

Raoul Dufy, *Le Tennis*, toile imprimée de Tournon, 1919

Raoul Dufy, Llorens Artigas et Nicolau Mario Rubio, *Vase aux baigneuses et cygnes*, ca. 1930, céramique

- ***Renommé et maladie***

Voyageant en France – principalement dans le midi méditerranéen, en Europe, aux Etats-Unis – il acquiert une notoriété grandissante, bénéficie du support de la critique, du succès auprès des collectionneurs, obtient de nombreux prix et expose beaucoup (Paris, Bruxelles, Prague, Londres, New-York, Chicago, Genève).
Sa maladie[8] le handicape beaucoup et il a besoin de vivre dans une contrée ensoleillée et sèche, plus adaptée pour ne pas aggraver son mal. C'est ainsi qu'il achève sa vie au bord de la Méditerranée et meurt le 23 mars 1953 à l'âge de 76 ans.
Mais **sa réussite dans les arts décoratifs le marginalise un peu par rapport aux artistes peintres contemporains**. Plus tard, c'est l'inverse qui se produit : **la reconnaissance de son immense talent de peintre et de l'intérêt de son évolution, fait passer à l'arrière-plan ses créations plus « décoratives »** (gravure, illustrations, motifs de tissus) en préservant cependant la production des céramiques.

❖ L'exposition *Raoul Dufy au Havre*

Même s'il a beaucoup voyagé, **Raoul Dufy n'a jamais oublié Le Havre**, son port d'attache, origine de ses motifs de référence, espace de ses premiers pas d'artiste, comme pour Eugène Boudin et Claude Monet.
De la ville, il garde principalement le port, les bateaux, la plage et les activités du bord de mer, donc l'atmosphère liée à la ville portuaire et à la destination estivale.
Ces thèmes récurrents traversent toute sa production et évoluent au fil des différents styles que Dufy a visités.
L'exposition montre près de quatre-vingt-dix œuvres, non seulement le fonds du musée, mais aussi des prêts issus de grandes collections publiques (France, Belgique, Pays-Bas, États-Unis) et privées de France et de l'étranger.
Elle couvre la totalité de l'évolution de l'artiste, depuis ses premières aquarelles jusqu'aux cargos noirs.

Peindre, c'est faire apparaître une image qui n'est pas celle de l'apparence naturelle des choses mais qui a la force de la réalité.

Le parcours s'articule en 9 sections

1. **Raoul Dufy et Le Havre** – La ville de référence où Dufy a puisé ses premiers sujets et qui fut le terrain d'expérimentation de sa réflexion théorique sur la lumière-peinture.
2. **Les débuts de Raoul Dufy** – Ses premières œuvres inspirées par son travail sur le port, notamment sa première œuvre exposée au Salon des artistes français en 1901, *Fin de journée au Havre*, grande huile singulière et si expressive, acquise par le MuMa en 2012.
3. **Le *Réalisme-impressionniste* de Raoul Dufy** – À la faveur de la découverte de l'œuvre d'Eugène Boudin, Dufy reprend l'iconographie balnéaire de ses aînés mais va prendre assez vite conscience des limites d'une représentation descriptive du réel.

Raoul Dufy, *Les Bains. Marie-Christine au Havre*, 1903.
Réalisme-impressionniste

[8] **Une polyarthrite rhumatoïde** rend ses mains de plus en plus douloureuses et provoque des déformations des doigts. Raoul Dufy est parfois obligé de s'adjoindre des attelles pour tenir les pinceaux. Il va même aux États-Unis pour suivre un traitement révolutionnaire à la cortisone.

4. **Une *nouvelle mécanique picturale* : le Fauvisme de Raoul Dufy** – Le déclic vient de la découverte en 1905 de l'œuvre d'Henri Matisse, *Luxe, calme et volupté,* qui crée une révélation. Dufy épouse les couleurs fauves. C'est notamment la série des rues pavoisées du 14 juillet où tous les symboles de la rue sont utilisés.

5. **Déconstruire, simplifier, construire : le *cézannisme* de Raoul Dufy** – Avec Georges Braque, Dufy se rend sur les lieux où Cézanne peignait quelque trente ans auparavant. C'est la découverte de la lumière du sud et l'expérience de la géométrisation des formes liée au cubisme.

Raoul Dufy, *La rue pavoisée*, 1906. Fauvisme

Raoul Dufy, *Le Casino Marie-Christine*, 1910. Cézannisme

6. **Baigneuses** : Ces très grands tableaux dans un espace assez restreint invitent le visiteur dans la transposition adulte d'une réminiscence d'enfant, *la première révélation de la beauté plastique*, observée sur la plage de Sainte-Adresse.

Raoul Dufy, *L'artiste et son modèle dans l'atelier du Havre*, 1936. Le bleu Lumière-couleur

Raoul Dufy, *Le Cargo noir, 1948-1952*

7. **Le bleu *Lumière-couleur*** – La peinture de Dufy fait un très large usage du bleu dans toutes ses nuances. Cette couleur est attachée à la mer et au ciel, depuis la vue offerte par la fenêtre ouverte jusqu'aux vastes paysages en « grand angle ». Une citation célèbre du peintre explique son goût pour cette couleur[9].

8. **L'ultime série, les cargos noirs –** Le motif du cargo apparaît assez tôt dans l'œuvre de Dufy, mais il se concentre à la fin de sa vie, avec comme toile de fond le port du Havre et la plage de Sainte-Adresse. L'artiste retourne ensuite dans le sud pour y finir sa vie.

9. **Le legs de Madame Dufy au musée du Havre (1962-1963)**
Entre le décès de Raoul Dufy en 1953 et sa propre mort en 1962, Madame Dufy a adopté une stratégie très organisée pour léguer le fonds d'atelier de son mari. Ainsi le musée du Havre est doté d'un total de soixante-dix œuvres dont le choix revient alors au conservateur du tout nouveau Musée-Maison de la Culture. Ce legs comprend trente tableaux, trente dessins, cinq aquarelles ou gouaches, trois vases, une tapisserie et un portrait sculpté. L'essentiel de ce legs est présenté dans cette exposition.

---

[9] Raoul Dufy : *Le bleu est la seule couleur qui, à tous ses degrés, conserve sa propre individualité. Prenez le bleu avec ses diverses nuances, de la plus foncée à la plus claire, ce sera toujours du bleu, alors que le jaune noircit dans les ombres et s'éteint dans les clairs, que le rouge foncé devient brun et que, dilué dans le blanc, ce n'est plus du rouge, mais une autre couleur, le rose.*

III – JUMIÈGES

L'ABBAYE SAINT-PIERRE DE JUMIÈGES : la fascination des « plus belles ruines de France » (Victor Hugo)

Dans une boucle de la Seine entre Rouen et Le Havre, cette **abbaye bénédictine**, l'un des plus anciens et plus importants monastères d'Occident, est un livre ouvert sur **un millénaire d'histoire de France et d'histoire de l'art**. De multiples fois détruite et reconstruite, elle offre un panorama de l'esthétique médiévale à l'esthétique romantique.

L'abbaye d'après un dessin de 1702

❖ Une fondation entre histoire et légende sous les Mérovingiens

C'est à **saint Philibert**, d'origine noble et dans sa jeunesse page de Dagobert, que l'on doit sa fondation vers 654, favorisée par le couple royal **Clovis II**, fils de Dagobert, et la reine **Bathilde** célèbre pour sa piété.

De 654 à sa mort en 684, Philibert édifie quatre églises, quelques bâtiments conventuels, et aménage un port sur la Seine qui va contribuer à l'enrichissement de l'abbaye grâce au commerce avec l'Angleterre. Il peuple le monastère en rachetant des esclaves qu'il catéchise. De très nombreux serviteurs cultivent les terres.

La légende des Énervés

Le roi parti en pèlerinage en Terre Sainte, la reine exerce la Régence avec une assemblée de princes. Mais leurs deux fils se rebellent et lèvent une armée. À son retour, Clovis II doit les affronter. Victorieux, il les condamne à être mutilés : Bathilde demande qu'on leur coupe les nerfs des jambes. Pour leur laisser une chance, elle les fait déposer dans une barque sur la Seine. Philibert les recueille à Jumièges. Le roi y voit un signe de la Providence : il lui donne des terres pour fonder un monastère, où ses fils deviendront moines. Cette légende, sans réalité historique, révèle la volonté des moines d'affirmer l'origine royale de leurs considérables biens.

❖ Prospérité et luxe sous les Carolingiens

L'abbaye, où vivent bientôt plusieurs milliers d'âmes (religieux, étudiants, serfs, ouvriers), est riche car exemptée d'impôts : les bâtiments sont somptueux. Elle devient un **centre littéraire**, fréquenté par l'élite du royaume. Ses abbés sont des personnalités, tel Hugues, neveu de Charles Martel.

Sous **Charlemagne**, les moines doivent diffuser la foi chrétienne et créer des écoles monastiques dans les abbayes, qui deviennent des pôles économiques dirigés par des religieux nommés par l'empereur. Le souverain la choisit comme **prison royale** : il faut donc une grande abbatiale. Elle est édifiée sur l'emplacement d'une église paroissiale voulue par saint Ouen, et terminée avant 800.

❖ Les Normands : chute et renaissance de Jumièges

Les **invasions des Vikings** interrompent ce développement entre 841 et 940. L'abbaye est pillée et incendiée, les moines se réfugient à Haspres dans le Cambrésis avec les reliques et les manuscrits précieux. Les raids se terminent par un **traité en 911** quand le chef viking **Rollon** obtient de Charles le Simple Rouen et ses environs : ce sera le duché de Normandie. Baptisé en 912, il devient ainsi le **premier duc de Normandie**.

Le second, **Guillaume Longue-Épée**, décide vers 940 de restaurer l'abbaye et la vie monastique, après avoir rencontré sur les lieux deux vieux moines revenus d'Haspres. Mais il est assassiné en 942 et, en 945, Raoul Tourte, tuteur du jeune duc Richard I er, démolit les bâtiments pour en faire une carrière. Le clerc Clément aurait sauvé les tours, en les achetant.

Guillaume de Jumièges offrant son manuscrit à Guillaume le Conquérant, XIIe s.

Richard II fait venir à Rouen **Guillaume de Volpiano,** homme de science et architecte, à la tête de Saint-Bénigne de Dijon puis de l'abbaye de Fécamp, pour rétablir la discipline dans les monastères : son arrivée marque en Normandie un **grand courant de renaissance monastique**. Celui-ci choisit les abbés Thierry puis Robert Champart pour rétablir la **règle de saint Benoît**[10] et reconstruire l'abbaye. **Robert Champart,** qui fut aussi évêque de Londres puis archevêque de Canterbury, fait élever le chœur de Notre-Dame. **Guillaume le Conquérant**, roi d'Angleterre depuis sa victoire à Hastings (1066), donne des biens anglais et personnels à l'abbaye. Il assiste à la consécration par Maurille, archevêque de Rouen, de l'abbatiale Notre-Dame en 1067, accompagné de sa cour et porteur de richesses.

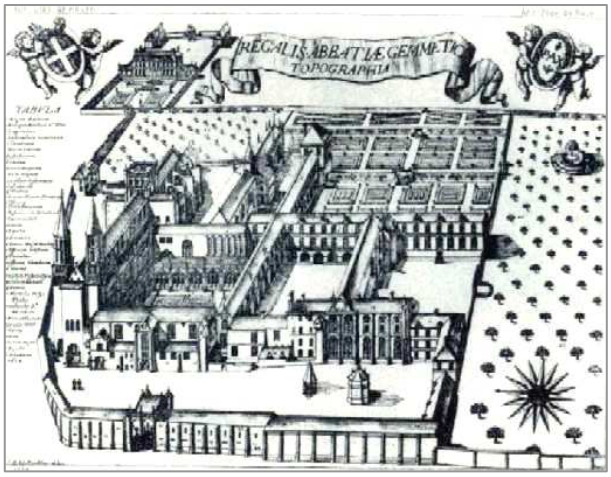
Du XIe au XIVe s. Jumièges sera un chantier permanent. L'abbaye, très prospère grâce aux multiples donations, est un centre économique et culturel : son **scriptorium**[11] est un foyer de création de manuscrits enluminés, caractérisés par leurs dessins précis aux motifs variés, leurs couleurs harmonieuses (*Hugo Pictor Illuminator* XIIe s.). Au XIIIe s., la Normandie est conquise en 1204 par **Philippe Auguste** et intégrée au royaume de France.

❖ La Guerre de Cent ans : une rupture (1337-1453)

L'abbaye est envahie une première fois en 1358. L'occupation anglaise à partir de 1415 pousse les moines à se réfugier régulièrement à Rouen. En 1450, Charles VII s'y installe avec une partie de son armée et libère la Normandie. À la fin de la guerre, quelques abbés restaurent et agrandissent les bâtiments.

❖ Les XVIe et XVIIe s.

L'abbaye est placée sous le régime de la **commende**[12] à la fin du XVe s. Au début du XVIe s., une réforme vise à redresser les mœurs qui s'y sont relâchées. Mais elle est saccagée durant les **guerres de religion** dans la seconde moitié du siècle, et accueille beaucoup de réfugiés. Détruite et appauvrie par les spoliations des commendataires, elle connaît une nouvelle réforme au XVIIe s. avec la **Congrégation de Saint-Maur**[13], qui apporte un renouvellement spirituel et matériel. L'abbaye est alors partagée en deux : une partie pour les nouveaux venus, une partie pour les « Anciens » qui refusent les nouvelles règles.



L'abbaye en 1678, planche gravée du *Monasticon Gallicanum* ⇨

[10] **Règle de saint Benoît** (VIe s.) : avant de l'adopter, les moines suivaient sans doute la règle de saint Colomban (ascèse, jeûne, mortification) qui a travaillé à l'essor monastique en Gaule. Saint Philibert modifie cette règle. Louis Le Pieux impose en 817 la règle bénédictine (clôture, pauvreté, travail) à tous les monastères de l'empire carolingien.

[11] **Scriptorium** : pièce réservée à la copie et à l'enluminure de manuscrits.

[12] **Régime de la commende** : des abbés ou des laïcs, nommés par le roi, patronnent une abbaye dont ils perçoivent personnellement les bénéfices.

[13] **Congrégation de Saint Maur** : fondée en 1621 dans le cadre de la Contre-Réforme et dissoute à la Révolution. Érudits, les Mauristes mènent des travaux historiques, restaurent les études et suivent un régime monastique strict. Les Bénédictins les rejoignent, sauf les Clunisiens.

À partir de 1660, l'ensemble est réuni, les bâtiments sont restaurés, d'autres sont construits. Une grande **bibliothèque** est installée au-dessus des celliers à l'entrée : elle comptera plus de 10 000 volumes à la Révolution ainsi que de nombreux manuscrits, qui seront alors transportés à Rouen.

❖ Les XVIIIe et XIXe s.

À la **Révolution**, les biens de l'Église deviennent « Biens nationaux ». Les œuvres d'art sont dispersées ou détruites. En 1795 les lieux conventuels et les toitures sont détruits. L'abbaye sert un temps de caserne, puis est vendue en 1796 à un particulier qui la transforme en carrière, un autre fait sauter une partie de Notre-Dame. Son rachat en 1824 par **Casimir Caumont** marque la fin des destructions et la naissance de la notion de « patrimoine », avec une réflexion sur la préservation des ruines.

Fragonard, *Bergère filant dans les ruines du cloître*, 1820

Les Romantiques, tels Hugo, Lamartine, ou des peintres (Fragonard, Turner) se rendent à Jumièges, inspirés par ses ruines. En 1852 elle est achetée par Aimé **Lepel-Cointet** qui en entreprend la restauration. Classée en 1918 Monument Historique, elle est acquise par l'État en 1946. Depuis 2007, elle est propriété du département.

L'abbaye de Jumièges de nos jours

L'entrée de l'abbaye

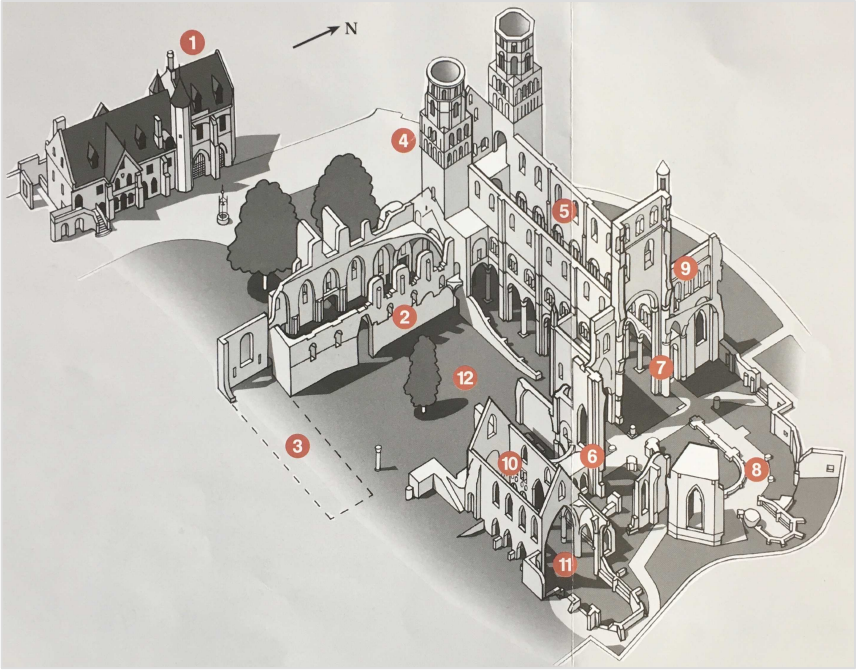
1. Porterie
2. Hôtellerie
3. Réfectoire

L'église Notre-Dame

4. Façade
5. Nef
6. Passage Charles VII
7. Chapiteau à l'Oiseau
8. Chœur
9. Transept

L'église Saint-Pierre

10. Parties carolingiennes
11. Parties romanes
12. Cloître



Une Architecture exceptionnelle

Grâce à la protection des rois, à la personnalité des abbés et aux immenses talents des moines, un site grandiose s'offre au regard des visiteurs. C'est ici que l'articulation entre l'**architecture carolingienne** et l'a**rchitecture romane** est la plus visible.

❖ La Porterie (logis-porche)

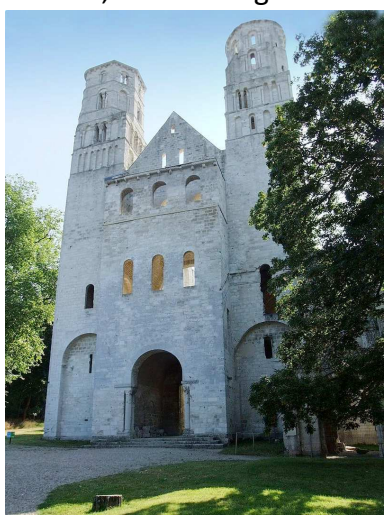
Il s'agit d'un **porche gothique** du XIVe s., remanié à la fin du XIXe dans un style **néo-gothique**. Le plan en est quadrangulaire. Les façades sont percées d'**arcades en tiers-point**[14] de diamètres inégaux. Le grand porche est destiné aux véhicules, le petit aux piétons. Au rez-de-chaussée, la grande salle voûtée d'ogives est divisée en quatre travées. Les

[14] **Arc en tiers-point ou arc persan** : arc dans lequel s'inscrit un triangle équilatéral.

clés de voûte sont ornées de motifs végétaux, l'une est un masque d'homme feuillu. Les arcs retombent au centre sur un pilier octogonal. Des bancs de pierre accueillaient pèlerins et visiteurs. Le logis attenant, mêlant **néo-roman et néo-gothique,** a été ajouté par les Lepel-Cointet : c'était leur résidence et un musée dans l'esprit d'un cabinet de curiosité. Le rez-de-chaussée est maintenant consacré à l'accueil et le premier étage, modifié aux XIXe et XXe s., est aménagé en musée lapidaire.

❖ L'abbatiale Notre-Dame, le grand chef-d'œuvre des premières constructions romanes en Normandie.

Après une vaine tentative de restauration sous Guillaume Longue-Épée et sa destruction en 945, la chronologie de sa reconstruction est discutée et incertaine. Ou bien l'abbé **Thierry**, disciple de Volpiano, fait construire de 1017 à 1027 le massif occidental et les fondations du chœur, ou il n'en a pas eu le temps ni les moyens mais seulement l'intention. Selon les chroniqueurs, la nouvelle abbatiale serait due à **Champart**, de 1040 à 1052, date à laquelle il est enterré dans le chœur. La construction aurait été faite d'est en ouest, donc en finissant par la façade.



- **La façade** (XIe s.) austère et **influencée par l'art ottonien**, reflète par son ampleur et son dépouillement l'intention de l'ensemble. Dans la tradition carolingienne, elle présente un exemple rare en France de **massif saillant entre deux tours** (46 m), qui correspond à un porche et deux tribunes superposées auxquelles on accède par des escaliers dans les tours. Ces tours comportent deux étages d'arcatures sur un plan carré et deux autres octogonaux, le passage entre les deux plans se faisant par des trompes[15]. Cette structure marque une étape décisive dans l'**évolution entre tradition carolingienne et façade romane**. La tour sud présente un cadran solaire et des traces de charpente, dont celle de la grande bibliothèque des mauristes.

- **La nef** (1ère moitié du XIe s.) est la plus haute de Normandie (25 m) et présente **quatre niveaux** :
  - en bas : arcades en plein cintre à double rouleau avec des supports alternés (cylindres à tambour, carrés à trois colonnes engagées)
  - tribunes à baies à triple arcade, conservées côté nord
  - un haut mur nu
  - des fenêtres élevées ébrasées (élargies en ligne biaise)

Elle comporte quatre travées doubles. Les bas-côtés, conservés côté nord, sont voûtés d'arêtes entre doubleaux. Ils sont séparés de la nef par une alternance de colonnes simples et de piles composées avec des demi-colonnes engagées. La nef était couverte d'un toit en charpente, sur un plafond plat en bois, caractéristique de l'art roman normand. On ignore la hauteur exacte des colonnes, les supports ayant été rhabillés fin XVIIe lorsqu'on a construit de fausses voûtes d'ogive.

- **Le transept** fut remanié fin XIIe début XIIIe s. avec un décor gothique sur des murs romans. Un **chapiteau à l'oiseau** du XIe s. est enserré dans un pilier gothique du XIIIe : il tire son inspiration des arts précieux tels que l'enluminure et la sculpture sur bois. La croisée du transept était surmontée, dans la tradition mérovingienne, d'une **tour lanterne** à deux étages, celui du haut pour les cloches. Subsistent la façade occidentale de 41 m et la tourelle d'escalier. Au premier étage, une galerie permettait la circulation (coursière).

[15] Une **trompe** est une portion de voûte tronquée formant support d'un ouvrage (voûte, coupole, tourelle, etc.) en surplomb et permettant de changer de plan d'un niveau à l'autre.

◆ **Le chœur** élevé par Robert Champart au XIe s. dans le style roman est reconstruit en style gothique vers 1267-1270. Sept chapelles rayonnantes sont ajoutées. Il en reste **une aux caractéristiques gothiques :** arc brisé, larges baies pour des vitraux, voûte sur croisée d'ogives, piliers à colonnettes. Le cœur d'Agnès Sorel, favorite de Charles VII, était enterré dans l'une des chapelles. En 1802 un nouvel acquéreur a fait sauter ce chœur pour en utiliser les pierres.

❖ L'église Saint-Pierre

Petite église dans l'espace monacal, elle est le seul exemple d'architecture carolingienne en Normandie qui ait survécu aux raids vikings. Ses vestiges datent de la **fin du VIIIe s.** et elle a servi de modèle pour l'abbatiale. Le massif occidental, **l'un des plus anciens d'Europe,** est constitué de deux tourelles d'escaliers encadrant un porche voûté. Au-dessus, une tribune donne sur la nef par une grande baie en plein cintre. Les deux premières travées sont également préromanes.

De l'**époque carolingienne** datent les murs à baies géminées, les médaillons en creux qui étaient ornés de figures peintes dans le style byzantin encore visibles au XIXe s., ainsi qu'une peinture rare d'homme en buste.

Du **remaniement gothique** restent quatre arcades de la nef (XIIIe s.), les fenêtres hautes au nord, les vestiges du chœur (XIVe s.)

Nef préromane et gothique

❖ Le cloître

Il n'existe plus. Le dernier datait de 1530, construit en style gothique flamboyant et Renaissance, sur un plan trapézoïdal. Il comportait quatre galeries dont les contreforts étaient surmontés de pinacles et une grande baie en arc brisé. Les murs et les voûtes étaient richement ornés de peintures représentant la mythologie de l'abbaye. Un if, symbole de vie éternelle, en occupe maintenant le centre.

❖ L'ancienne hôtellerie

Elle accueillait pèlerins et exilés. Construite au XIIe s., elle fut transformée en cellier au XVe. Au XVIIe, les Mauristes ajoutèrent un étage pour en faire leur bibliothèque. La façade occidentale a gardé son magnifique ornement de **masques**, de **frises** géométriques sur des **arcs trilobés** et de **modillons** sculptés.

❖ Le logis abbatial

Implanté dans le parc, il date de la fin du XVIIe s. (1666-1671)

◆ **Son histoire –** En 1671, François de Harlay de Champvallon, archevêque de Paris et abbé de Jumièges, qui l'a fait construire, s'y installe. Le logis est la demeure privée des abbés commendataires. En 1791, il est vendu et différents propriétaires s'y succèdent. En 1865, il est acheté par Helmuth Lepel-Cointet, second fils du propriétaire de l'abbaye. Il le revend en 1866 à sa belle-sœur, qui devient aussi propriétaire de l'abbaye. Après avoir été occupé par les Allemands, le château est acheté par l'État en 1946. En 1954 y est installé ce qui constituera le musée lapidaire. Il est fermé en 1974 à la suite d'un incendie et rouvert en 2013 après de grands travaux. L'emploi du béton bien visible en fait un **lieu où dialoguent ancien et moderne** : il est consacré aux arts visuels, photographie et vidéo en particulier.

◆ **Son architecture –** C'est un majestueux palais classique de plan rectangulaire, à trois niveaux, coiffé d'un toit à la Mansart. Du côté rue, une grande grille ferme une cour d'honneur encadrée par des communs. Du côté parc, la façade sévère est imposante avec un avant-corps surmonté d'un fronton triangulaire orné des clefs de Saint Pierre, patron de l'abbaye. Elle s'ouvre sur une terrasse à balustres et un parterre français.

◆ **Ses collections –** Le Logis est un lieu d'éducation à l'art, comme le montre la richesse de ses œuvres.

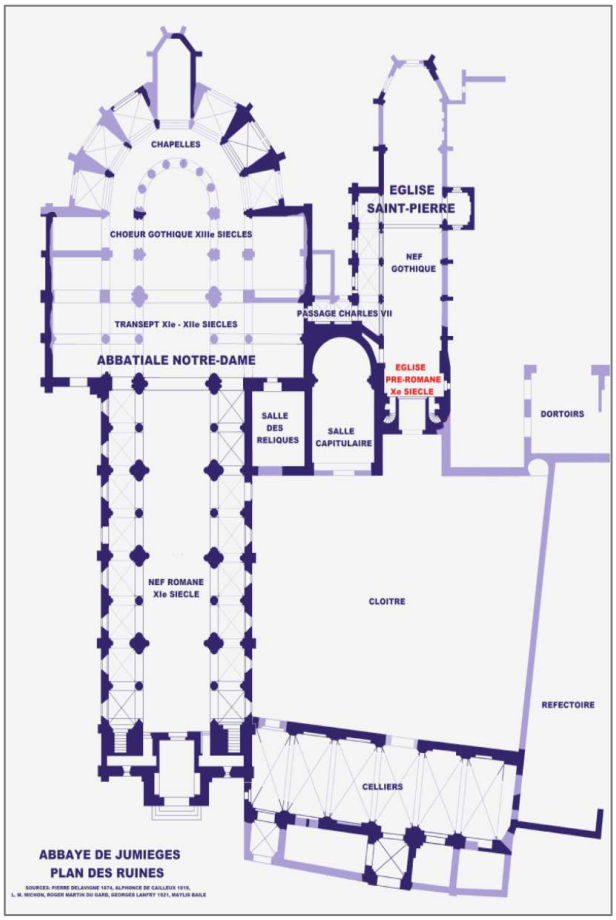
Gisant des Énervés, détail, fin XIIIe À dr., *Tête dite de Guillaume le Conquérant*, XIVe

- **L*es Énervés*** : gisant gothique (fin XIIIe) des deux princes rebelles, la tête ceinte d'un diadème, posée sur des coussins encadrés par des anges.
- ***La dalle d'Agnès Sorel*** : morte en 450 au Mesnil-sous-Jumièges ; son corps a été enterré à Loches, son cœur à Jumièges. La dalle est en marbre noir, elle portait l'effigie sculptée de la jeune femme. Les protestants sont passés par là : il ne reste que la pierre avec l'épitaphe qui loue sa générosité.
- ***Trois statues*** (1330) d'un ensemble dit du **«** Collège apostolique de Jumièges» : les douze apôtres, dont les statues ont été décapitées. Onze sont à Jumièges, mais seules trois ont pu être reconstituées.
- ***Des têtes*** (XIVe s.) naturalistes des ducs de Normandie dont l'attribution est difficile et une tête de femme, sainte Anne ou une femme présente au tombeau du Christ.
- ***Trois statues de saint Pierre*** avec polychromie (XIVe- XVe s.) le représentant en pape avec ses attributs : la tiare à trois couronnes, la chape, la clé symbole du pouvoir donné par le Christ. Deux le représentent en majesté.
- ***Les* chapiteaux *romans*** (XIe s.) de l'église Notre-Dame : leurs motifs végétaux et animaux s'inspirent de l'enluminure.
- ***Des clés de voûte*** dont celle représentant la légende de saint Philibert et du **Loup Vert**, qui avait dévoré l'âne des moniales de Pavilly. Saint Philibert le domestiqua puis lui imposa de remplacer l'âne et de ne plus manger de viande, d'où son qualificatif « Vert » (XIVe s.)

❖ Le parc

Sur une superficie de quinze hectares, conçu sur un plan de 1797, il révèle des **aménagements mauristes** des XVIIe et XVIIIe s., dont la grande terrasse construite au XVIIe pour le potager. On y accède par un double escalier à révolution. Elle était associée aux bâtiments conventuels détruits après la Révolution : il reste l'ancienne boulangerie, dernier bâtiment du temps des moines et qui sert aux expositions. De même la partie sud dite « **Clos de la Vigne** » : une double allée de tilleuls menant à la grille « Agnès Sorel » et le **thabor**. Cette butte artificielle, aménagée par les moines, rappelle le Mont Thabor en Palestine, lieu de transfiguration du Christ dans la Bible.

À la fin du XIXe s., Mathilde Lepel-Cointet a fait aménager ce parc à l'anglaise par les architectes paysagistes **Henri et Achille Duchêne**. C'est aujourd'hui un espace naturel planté d'arbres remarquables.



Les Expositions

❖ Au logis abbatial, une invitation au voyage : Ange Leccia *« Ravir la force mais toujours aimer »*

Ange Leccia compte parmi les artistes contemporains reconnus. Vidéaste, réalisateur, plasticien, scénographe d'opéras et de ballets : sa carrière est dense et variée.

- **Son parcours**

Après avoir suivi des cours de cinéma à la Sorbonne, il a fait ses premiers essais dans cet art avant de devenir pensionnaire de la Villa Médicis à Rome. Dans les années 80, il enseigne les arts, réalise des vidéos et des films avant de devenir en 2000 **directeur du laboratoire de création du Palais de Tokyo** à Paris. Il expose dans les lieux les plus célèbres (Musée d'Art Moderne, Centre Pompidou…), mais aussi à l'étranger, au Japon ou à New York par exemple.

- **Son œuvre**

Ange Leccia est un artiste **chercheur** et explorateur de techniques. Son œuvre est un voyage dans un monde d'images mouvantes et oniriques qui emportent le spectateur au-delà de la réalité tangible. **Mer, ciel, lumière**, tout bouge, flotte dans une mise en scène extrêmement travaillée qui fait ici dialoguer les éléments et la statuaire du Logis.

L'artiste a créé pour Jumièges cinq vidéos en résonance avec l'histoire du site. Elles sont inspirées du tableau d'Évariste-Vital Luminais ***Les Énervés de Jumièges*** et évoquent le voyage, l'eau, l'amour. Les tableaux de douze minutes, tournés en Corse à différentes saisons et montés en boucle, invitent à la contemplation et à une méditation sur le temps qui passe. Une sixième vidéo, *La Mer*, est une version retravaillée d'une célèbre création de 1991.

La bande son qui accompagne l'ensemble est étonnante par son éclectisme : elle mêle les grands artistes que sont Neil Young, David Bowie, Elton John ou encore Johnny Hallyday…

❖

Dans le parc, *Jumièges à Ciel ouvert*

Errer dans le parc de l'abbaye demeure […] une quête spirituelle.
Jean-Marc Barroso, commissaire de l'exposition

Les jardins accueillent pour la troisième fois l'art contemporain environnemental, ou ***Land Art***, apparu à la fin des années 60 : les artistes travaillent dans et sur la nature en la sculptant ou la transformant. Leur démarche s'accompagne d'une réflexion sur son devenir et l'impact de la science et de l'homme sur l'environnement. Quatre artistes internationaux exposent cette année des œuvres originales qui mettent en valeur la nature en utilisant ses matériaux et son univers.

- **Nils Udo**, fondateur du courant « L'art dans la nature ». ***Sanctuaire*** (2016), sur le Thabor : un triangle gazonné de 700 m^2 fabriqué de main d'homme domine l'espace naturel, tel un temple vers la Seine.

- **Jean-Luc Bichaud, *Montée de Serre*** et ***Effet de cerf*** (2019) : un diptyque surréaliste de deux châsses qui évoque, là où les moines avaient leurs serres sur les terrasses, l'impact humain sur le végétal et l'animal.

- **Christian Lapie, *La Magie des rêves*** (2017) dans l'axe de Notre-Dame. Sculpteur du bois marqué par la forêt amazonienne, l'artiste propose une installation de neuf éléments gigantesques en chêne brûlé qui se dressent tels des personnages désincarnés.

Nils Udo. *Sanctuaire*. 2016

Jean-Luc Bichaud, *Montée de serre*, 2019

Christian Lapie, *La Magie des Rêves*, 2017

- **Shigeko Hirakawa, *Belle-Dame de Jumièges*** (2019) : deux arbres remarquables, un pin et un tilleul, deviennent insectes aux ailes diaphanes comme celle du papillon du même nom, qui rappelle aussi Agnès Sorel « Dame de Beauté » et l'abbatiale Notre-Dame.

IV – SAINT-MARTIN-DE-BOSCHERVILLE

L'abbaye bénédictine SAINT-GEORGES DE BOSCHERVILLE [16] : une des dernières grandes fondations de la période ducale

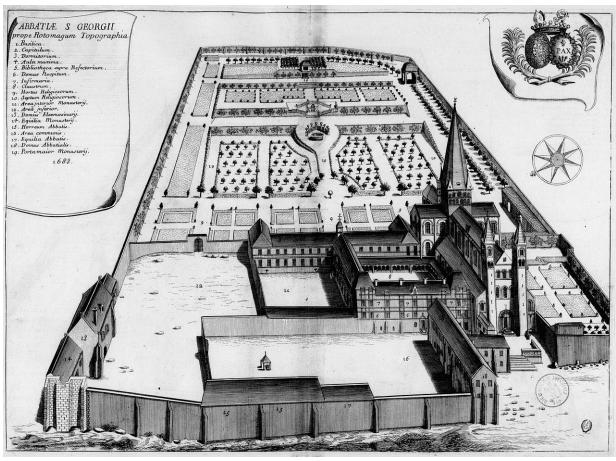
Elle est l'une des plus prestigieuses abbayes romanes de Haute Normandie qui fait partie des « **Châteaux de Dieu** », monastères qui émaillent la vallée de la Seine.

❖ Une histoire mouvementée

Si la vocation religieuse du site est attestée depuis l'**époque gallo-romaine** (fin du Ier s. apr. J.-C. au IIIe), en passant par une **chapelle funéraire au VIIe**, c'est à la famille des **Tancarville** qu'il doit son ampleur, sa richesse et sa notoriété. Une **Collégiale y est fondée en 1050** par Raoul de Tancarville, grand Chambellan de Guillaume le Conquérant, pour des chanoines séculiers de Saint-Augustin. Son fils Guillaume fait construire **de 1113 à 1140 une abbaye** sur son emplacement ; il fait appel pour cette édification aux **bénédictins de Saint-Evroult** et l'abbaye connaît un **âge d'or** pendant plus d'un siècle. À partir de la seconde moitié du XIIIe s., le relâchement de la discipline, la baisse des dons et la mort du dernier des Tancarville la font **lentement décliner**. Suivront les ravages de la guerre de Cent Ans, la mise en commende (14 commendataires successifs), puis les guerres de religion. Les bâtiments sont saccagés, les religieux, peu nombreux, fuient.

Mais au XVIIe s. la réforme de Saint Maur apporte le renouveau : les mauristes, visant la fonctionnalité, lancent un **grand programme architectural** et font tracer les **jardins.** Restent de ces réalisations la salle capitulaire, le logis de la ferme et les terrasses des jardins.

Avec la Révolution et son cortège de destructions, les sept moines qui restent sont chassés, les bâtiments et le jardin sont vendus à un marchand rouennais. Seule l'église y échappe : rachetée par les paroissiens, elle devient leur église. En 1818 les anciens bâtiments conventuels sont transformés en **manufacture,** puis en **carrière de pierres** après la faillite. Les destructions cessent lorsque l'abbaye devient propriété du département en 1822.



Monasticon Gallicanum, 1683

❖ L'église abbatiale

Classée aux Monuments Historiques en 1840, elle est l'un des plus beaux monuments de la vallée de la Seine et **un des plus beaux exemples de l'architecture du XIIe s.** Elle est remarquable par l'ampleur et l'harmonie de ses proportions qui illustrent bien l'héritage philosophique et mystique pythagoricien et platonicien, la valeur céleste des nombres dans l'art roman. Épargnée par la Révolution, elle est presque intacte.

- **La façade en H** caractéristique des abbatiales normandes est très simple dans ses formes. Les fines tourelles gothiques à flèches de pierre (37 m) font partie des rares modifications apportées à l'édifice au XIIIe s. (1230). La massive **tour-lanterne** à base carrée et à flèche octogonale d'ardoise s'élève à 57 m au-dessus de la croisée du transept.

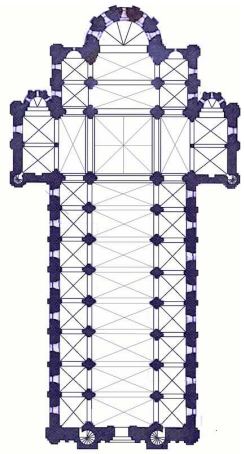
[16] Saint-Martin-de-Boscherville est la commune sur laquelle est sise l'abbaye Saint-Georges.

Le tympan du portail en plein cintre est nu mais ses voussures et celles des arcades qui l'entourent présentent un décor sculpté varié, à **motifs géométriques** (style des églises romanes normandes) : zigzags, lignes brisées (**frettes**), pointes de diamant, cercles perlés. Il est surmonté de deux rangs de baies cintrées. Le pignon est sobre.

- **L'intérieur** est caractérisé par la pureté des lignes : tout y invite à l'élévation, suivant la philosophie platonicienne de l'édifice roman. Le plan, bénédictin, est en croix latine *(cf. plan ci-dessous).*

- **La nef**

Longue de 38 m et large de 10 m, elle comporte huit travées et des collatéraux. Elle s'élève sur **trois niveaux** : des arcades cintrées, un triforium à quatre arcs par travée qui reposent sur des colonnettes, des fenêtres hautes typiques du roman normand. À l'origine couverte d'une charpente, elle a été voûtée d'ogives au XIIIe s.



Évêque bénissant un combat

La coupole de la croisée du transept

- **Le transept**

Chaque bras se termine par une vaste tribune découverte, caractéristique aussi de l'école normande, qui pose sur une colonne monocylindrique. Des bas-reliefs ornent le dessous de la balustrade : **dans un écoinçon, un évêque bénissant un combat**. La croisée du transept est surmontée d'une coupole dont le tambour est percé de baies. Les ogives reposent sur des **protomés**[17]. Les bras du transept ouvrent chacun sur deux absidioles.

- **Le chœur**

Il comporte deux travées, est voûté d'arêtes sans nervures sur un plan **oblong**[18]. **La voûte de l'abside, en cul-de-four**, est par contre renforcée par de puissantes nervures.

Au centre, *Les grandes eaux* – A droite, *Jésus et deux moines*

- **Les chapiteaux**

Tous magnifiques, ils sont l'œuvre d'artistes d'Ile-de-France ou du pays chartrain et très variés de formes et de thèmes : à **godrons**[19], à **relief en méplat**[20], à décor végétal ou encore historiés, mettant en scène le monde du sacré et de la terreur. Ceux de la nef sont plus archaïques que dans les autres églises normandes et le symbolisme des scènes en demeure obscur. Les chapiteaux du chœur, sculptés d'animaux fantastiques, comptent parmi les plus beaux de l'abbaye.

---

[17] **Protomé :** représentation de la partie antérieure du corps d'un être vivant.
[18] **Oblong :** de forme allongée, plus long que large.
[19] **Godron** : ornement ovale renflé.
[20] **Relief en méplat** : relief de faible épaisseur, sans modelé.

❖ Le cloître

La règle de saint Benoît impose la clôture monastique autour d'un cloître qui dessert le chœur de l'église. Bâti dans la seconde moitié du XIIe s., il a été détruit. Ses vestiges sont classés.

❖ La salle capitulaire : un témoignage intact du passage de l'art roman à l'art gothique

Construite sous l'abbatiat de l'abbé Victor (fin XIIe s.) dans le style gothique normand, elle a échappé à la destruction grâce à des antiquaires qui ont évalué la valeur des chapiteaux. Elle est surmontée d'une construction du XVIIe s. Elle desservait le cloître par **trois baies cintrées** dont **l'intrados**[21] **est voûté d'ogives**. Elles sont supportées par des colonnettes à chapiteaux historiés (Ancien Testament). Seule la baie centrale est une entrée : les autres servaient de fenêtres pour les frères mineurs qui restaient à l'extérieur, n'ayant pas voix au « chapitre ». Une rareté : l'intérieur ne contient aucun pilier ; il est orné d'une frise hispano-mauresque. Les statues sont l'œuvre de sculpteurs parisiens ou chartrains : **trois statues-colonnes** qui illustrent la règle bénédictine. Leurs socles offrent un bestiaire fantastique.

À gauche, Abraham et Sarah envoyés dans le désert
Au centre, *« Moi, la mort, j'égorge l'homme et je l'emporte »*

❖ Le bâtiment monastique

Il ne reste que la partie centrale de l'immense bâtiment construit par les mauristes à la fin du XVIIe s. dans le style classique Louis XIV. Le bas était la salle de réunion, l'étage les dortoirs. Une aile enserrait la salle capitulaire, l'autre était la bibliothèque.

Vue générale depuis l'une des terrasses
À droite de l'abbaye : le bâtiment monastique

❖ Les jardins

Rare exemple de jardin monastique, ils couvrent quatre hectares et sont classés aux Monuments Historiques. Cette création des mauristes a été restaurée dans l'esprit du XVIIe s. Elle marque le passage au jardin à la française avec une nette influence italienne, où l'homme marque la nature de son empreinte : ifs taillés en cônes, plates-bandes régulières organisées autour d'un splendide axe central qui mène par une succession de terrasses au Pavillon des Vents, qui est un observatoire ou un lieu de méditation sur une perspective grandiose dominant la vallée de la Seine.

Quatre axes rejoignent une fontaine centrale : le 4 ou le carré est au Moyen Âge symbole de perfection et sert de base à l'organisation du jardin, suivant un savant mélange d'espaces cultivés. Il renvoie aux 4 éléments, aux 4 fleuves du Paradis, aux 4 Évangiles… Le jardin des senteurs est une création moderne d'après les jardins utilitaires médiévaux. Charlemagne imposait la liste des plantes à cultiver (90) : plantes aromatiques, médicinales…. Un potager et un verger complètent l'ensemble.

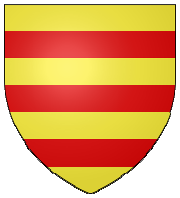
Les carrés médicinaux

[21] **Intrados** : face intérieure d'une voûte ou d'un arc.

V – RAMBURES

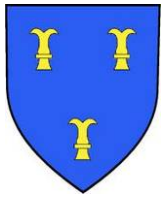
Le château-fort de RAMBURES

Le château de Rambures, véritable spécimen d'architecture militaire construite pendant la Gerre de Cent Ans, est l'unique forteresse médiévale du nord à avoir conservé son aspect originel.



Armoiries des De Rambures
D'or à trois fasces de gueules

Armoiries des De La Roche-Fontenilles
D'azur à trois rocs d'échiquier posés 2 et 1



Charles de Rambures, 1572-1633

- Si la famille de Rambures est mentionnée dès le XIe siècle comme notable du Ponthieu, c'est **David de Rambures**, grand maître des arbalétriers de France (une des plus hautes fonctions militaires de l'époque) qui décide de construire ce château en 1412. Mais il est tué à la bataille d'Azincourt trois ans plus tard avec trois de ses fils.[22]
Son dernier fils, André III, poursuit la construction de l'édifice actuel, premier château en brique et pierre de France, qui présente d'importantes innovations défensives.
- Mais le plus célèbre des Rambures est sans conteste **Charles, compagnon d'Henri IV** dont il sauve la vie à la bataille d'Ivry le 14 mars 1590, ce qui vaudra honneurs et privilèges à celui qu'il appelle « le brave Rambures » : Louis XIII évitera notamment au château de subir le démantèlement total des forteresses féodales ordonné par Richelieu.
- Le dernier des Rambures, Alexandre, petit-fils de Charles est tué accidentellement à l'âge de 18 ans et la totalité du domaine revient par la filiation féminine en 1676 au **Marquis de La Roche-Fontenilles**. La bâtisse s'est transmise au sein de la même famille de manière ininterrompue jusqu'à la mort du dernier du nom, **Charles de La Roche-Fontenilles**, en 1930. Et l'actuel propriétaire, **Henri Le Tellier de Blanchard** le tient de ce grand-oncle par filiation maternelle.
- Divers travaux de restauration et transformations sont menés au cours du temps et le château-fort de Rambures est classé Monument Historique dès 1840. Le château n'est pas habité pendant une trentaine d'années avant qu'Henri Le Tellier de Blanchard et son épouse en héritent puis décident d'ouvrir le château au public à partir de 1971.

❖ Architecture

- **La construction est semi-enterrée** car dissimulée dans un fossé non conçu pour accueillir de l'eau en raison du matériau utilisé pour la construction. L'objectif est au départ de dissimuler la forteresse parmi les hauts fûts des arbres du parc pour qu'il soit moins repérable de loin.
- **Tout de briques et de pierres**, le château se compose de quatre grosses tours rondes de 12 mètres de diamètre, reliées entre elles par des courtines un peu arrondies formant des demi-tours du même diamètre. Au centre, le point le plus haut, la tour de guet, culmine à 34 mètres et permettait la surveillance des axes de commerce malgré l'abaissement général de l'édifice.
- **Le choix de l'arrondi visait à résister à l'arme puissante qu'était le boulet de pierre** : celui-ci ne pouvait que ricocher contre la paroi et s'écraser au fond du fossé. De même, le choix de la brique répond au fait qu'il s'agit d'un matériau souple et élastique qui n'éclate pas face au choc : seule la surface de l'impact est détruite et réduite en poudre.

[22] Ce sont eux qui sont mis en scène en 1599 par William Shakespeare dans son *Henry V* sous le nom de Lord Rambures.

- **Pour compléter le dispositif militaire, plusieurs sites de défense ont été placés sur les tours** : les bouches à feu[23], les meurtrières[24], les créneaux[25], sans oublier les mâchicoulis[26] tout le long du chemin de ronde.
- **Les caves voûtées** permettaient de contenir une garnison entière ainsi que le matériel de guerre, et même éventuellement servir de refuge aux villageois et au bétail.
- Même si le domaine a évolué depuis qu'il est devenu demeure familiale, avec l'ajout d'ouvertures (terrasse et fenêtres) et remplacement des ponts-levis pas de larges rampes, il reste une belle construction presque intacte depuis 600 ans.

❖ Intérieurs

Par contre, l'aménagement intérieur a beaucoup évolué au cours des époques successives et la visite permet de voyager dans le temps. C'est **Viollet-le-Duc** qui a été sollicité par Le Marquis de La Roche-Fontenilles au moment du classement du château (1840), et son élève Samson qui s'est donné pour tâche de refaire les intérieurs tels qu'ils étaient au Moyen Âge… rêvé plutôt que réaliste, proche du style troubadour.

La Salle à manger de style néogothique

- **La Salle des Gardes**, avec son plafond à caissons Louis XIII et ses armoiries peintes sur boiseries accueille des coffres et meubles XVIe et XVIIe.
- **La Salle à manger**, présentée avec table garnie et fleurs fraîches, est aménagée en style néogothique.
- **La Chambre dite *du Roy Henri IV*** n'est probablement pas celle où il a logé lors de ses passages à Rambures.
- **Le Grand Salon** est décoré de boiseries en plis de serviette et de stucs peints ; son mobilier vient d'époques diverses : fauteuils Louis XIII et Louis XV, mobilier italien du XVIIIe siècle, vases de Chine et lustre de verre de Murano.

La Chambre dite *du Roy Henri IV*

- **Un Grand Escalier** de bois à rampes droites construit au XVIIIe siècle, orné de grandes tapisseries, permet d'accéder au chemin de ronde qui, au départ, formait un passage continu tout autour du château. Il offre de jolies vues sur le parc.
- **La Bibliothèque** aménagée au XIXe siècle renferme de nombreux rayonnages de livres anciens ainsi qu'une galerie de portraits des différents propriétaires.

Le Grand Escalier

Le Chemin de ronde

La Bibliothèque et sa galerie de portraits

- À l'étage supérieur on accède à la **Chambre de la Marquise** aménagée au XVIIIe siècle pour Marie de Rambures, épouse de Charles dont la chambre se situait juste au-dessus, et qui pouvait la rejoindre par un escalier dérobé.

---

[23] **Bouches à feu** : ouvertures utilisées pour les canons et couleuvrines
[24] **Meurtrières** : ouvertures verticales étroites utilisées par les archers
[25] **Créneaux** : espaces situés en hauteur du château utilisés également par les archers
[26] **Mâchicoulis** : ouvertures percées sur le sol permettant de surveiller le pied de la forteresse et de faire pleuvoir sur l'assaillant toutes sortes de choses pouvant le décimer

❖ Le Parc et la Roseraie

- À gauche du château se trouvent des bâtiments qui étaient **les dépendances du XVIIIe**, devenues la résidence des de Rambures de La Roche-Fontenilles lorsqu'ils habitaient sur place.
- De l'autre côté, **une chapelle funéraire,** consacrée en 1827, arbore sur sa façade les armes de la famille de La Roche-Fontenilles : elle contient les dépouilles de certains de ses membres.
- Au départ parc à la française, il est **transformé au XVIIIe siècle en parc boisé à l'anglaise** comme le voulait la mode.

Ce vaste parc de treize hectares a souffert des grandes tempêtes (1989, 1999, 2004, 2018), mais il met toujours en scène de magnifiques arbres séculaires parmi lesquels le séquoia, le noyer noir d'Amérique, le mûrier blanc de Chine (unique représentant de son espèce au nord de la France). Les différentes prairies et parterres sont délimités par des allées rectilignes ou sinueuses.

Depuis le printemps 2003, le parc s'est enrichi d'une roseraie comptant plus de 450 variétés dans un espace de 3200 m² clos de hauts murs de briques et d'une haie taillée. Le tracé d'inspiration médiévale reprend les symboles forts (carré, croix, oppositions deux à deux). Un jardin de simples et une collection de fougères complètent avec les pommiers ce lieu de senteurs et de couleur.

❖ Restauration et valorisation

Les enfants d'Henri et Hélène Le Tellier de Blanchard – Guillaume et son épouse – continuent de programmer des travaux de restauration (enceinte, menuiserie, mobilier) et d'inventer des animations propres à faire vivre le lieu : des jeux anciens sont disposés dans la première partie du parc devant le château, des animations comme *L'école de magie* (inspirée par *Harry Potter*) ; mais aussi d'autres projets : restauration et ouverture de nouvelles pièces, création d'un son et lumière, visite virtuelle en 3D… Comme le dit ce jeune propriétaire :

« Il reste du travail pour plusieurs générations. Ce château est un combat sans fin. »

Nos principales sources *(outre les sites Internet officiels des lieux visités)*

Le Havre

- *Le Havre. La ville reconstruite par Auguste Perret*, proposition d'inscription du Centre reconstruit du Havre sur la liste du patrimoine mondial, dossier UNESCO, Ville du Havre, 2003
- Dossier de presse de l'exposition *Perret, la poétique du béton, 1900-1954*, Maison de la culture du Havre, Cité de l'architecture, 2003
- Joseph Abram, *Auguste Perret*, Carnets d'architectes, in folio, Editions du patrimoine, 2010
- Dossier de presse de l'exposition Dufy au Havre, MuMa – Le Havre, 2019

Abbaye de Jumièges

- *Sur le logis abbatial* : https://foucaultalaing.wixsite.com/patrimoine urbain
- *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges* : https://www.wissendrang.com
- *Si l'art m'était conté/Le siècle de l'an mille/Jumièges* : http://www.philippe-gavet.fr/05/27/index.html
- Joseph Daoust, La dédicace de l'abbatiale de Jumièges, *in* Études Normandes, 1967. Portail Persée

Abbaye Saint-Georges de Boscherville

- *L'abbaye de Saint-Martin de Boscherville, histoire de sa destruction* : http://jumieges.free.fr/Boscherville_abbaye_depuis.html

Et aussi :

- *Normandie*, Guides bleus, Hachette
- *Normandie Vallée de la Seine*, Guide Vert Michelin
- *L'art roman*, Mazenod

Élisabeth Debeyer et Anne Mohr-Leupert pour *Convivialité en Flandre* – 10-12 octobre 2019